

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

CINQUANTE-UNIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1893

MONTREAL

OLE, D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1893

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

MISSIONS D'ASIE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon)

MISSION DE SYRIE—UNE CONGRÉGATION D'OUVRIERS A BEYROUTH

Nous avons à Beyrouth, écrit un Père Jésuite de cette ville, une œuvre d'hommes du peuple, qui offre un intérêt particulier. C'est la fameuse congrégation du Père Fiorovich. Elle est connue dans tout le Levant. Ajoutons qu'ils sont nombreux en Europe, et surtout en France, les généreux amis du vénéré directeur.

Depuis vingt-six ans qu'elle est fondée, cette congrégation a réuni plus de dix mille associés. Bon nombre d'entre eux, qui forment une sorte de population flottante, se sont dispersés dans les villes du littoral syrien et dans les principaux centres du Liban, où ils ont établi des associations du même genre.

L'œuvre du Père Fiorovich est devenue ainsi souche et modèle de plusieurs autres. D'ailleurs elle compte toujours une moyenne de dix-sept cents ou dix-huit cents membres présents à Beyrouth.

On est consolé et ravi de voir tous les dimanches, entre midi et une heure, la vaste église de l'Université Saint-Joseph se remplir d'une foule compacte de ces pauvres ouvriers, qui viennent prier et chanter, s'édifier et s'instruire. Dans ces réunions, la foi et la piété se manifestent avec l'expansion et la ferveur orientales. Ce sont des génuflexions répétées, de longues prostrations ; quelques-uns baissent dévotement la terre à plusieurs reprises, d'autres se frappent la poitrine en signe de repentir.

Les étrangers ou les pèlerins de passage, les jeunes missionnaires, et tous ceux qui sont témoins pour la première fois de ce spectacle, en sont vivement impressionnés. Nous avons vu des consuls, des officiers de marine, de nos amiraux même, exprimer hautement leur admiration. Un religieux éminent, supérieur de son Ordre, ne pouvait contenir ses larmes. C'est qu'on ne rencontre pas

tous les jours et partout un millier d'hommes du peuple, qui prient Dieu avec de telles démonstrations. Le respect humain est chose inouïe et incomprise en Orient.

Cette congrégation de Beyrouth est digne d'être connue. Et pourquoi ne servirait-elle pas d'exemple pour des institutions semblables ? Après tout, un modèle est toujours utile.

Si les œuvres d'hommes ont tant d'importance dans tous les pays, elles rencontrent aussi la même difficulté pour s'établir.

Il va sans dire qu'on ne peut imiter de point en point les industries personnelles et parfois originales d'un fondateur. Il faut aussi tenir compte des différences de climat et de mœurs. Mais on n'oubliera pas que c'est un zèle éclairé par la grâce de Dieu qui fait les œuvres : il saura donc les adapter aux diverses exigences. Quant à la nature humaine sur laquelle ce zèle s'exerce, elle se retrouve sous toutes les latitudes, avec ses faiblesses et ses misères. Sous ce rapport on a pu dire que l'Orient ressemble terriblement à l'Occident.

Les détails d'organisation, que nous donnons ici, auront du moins l'avantage d'être pratiques, puisqu'ils représentent une œuvre vivante et prospère. D'autre part cette relation vise au seul et unique mérite de reproduire le plus fidèlement possible ce que le bon Père Fiorovich nous a dit ou écrit lui-même.

* * *

Comme on le sait, Beyrouth est devenu, depuis les événements de 1860, le centre de la vie commerciale en Syrie. Les chrétiens de la classe pauvre y ont particulièrement afflué, pour trouver, avec leur sécurité, du travail et du pain.

« A cette époque, dit le Père Fiorovich, les prêtres indigènes étaient peu nombreux dans la ville et assez peu zélés. Aussi les hommes de la basse classe (sans parler des femmes qui sont dans des conditions inférieures), les hommes eux-mêmes étaient-ils complètement négligés et presque sans secours religieux. J'ajouterai que ces pauvres gens étaient chrétiens de nom, plutôt que de fait ; car ils ignoraient jusqu'aux premiers éléments du catéchisme. Beaucoup ne

savaient dire s'il y a un seul Dieu, ou s'il faut en adorer trois ou quatre...

“ Nos missionnaires avaient bien essayé de faire quelque chose pour eux. C'est ainsi qu'on avait cherché à les réunir pour une retraite annuelle, au moins au temps de Pâques. Mais tous ces efforts échouaient pour une bonne raison : les ouvriers, les hommes qu'on avait en vue ne venaient pas à l'église.

“ L'Université n'existait pas encore et nos Pères n'avaient qu'une école primaire avec une modeste résidence. Leur influence à Beyrouth était restreinte.

“ Malgré tout, continue le Père Fiorovich, je me décidai en 1863 à fonder une congrégation en faveur de tous ces pauvres abandonnés. Pour y réussir, je me mis à parcourir les rues et les places publiques ; j'allais dans les *souqs* ou bazars d'une boutique à l'autre, invitant doucement les petits marchands, les porte-faix, les bateliers, etc., à venir à notre chapelle. Après toutes ces démarches qui durèrent plusieurs semaines, j'eus à la première réunion quatre hommes. Le dimanche suivant, il en vint sept. En somme le succès était peu brillant.

“ Je m'avisai alors de quêter auprès de nos Pères quelques menus objets de piété, dont je faisais une petite loterie, qui se tirait après la réunion du dimanche, dans la cour de notre maison. A peu près tous les assistants remportaient quelque chose, qui un scapulaire, qui une image ou une médaille. Cette industrie attira du monde. Ceux qui donnaient leurs noms à l'association que j'avais en vue recevaient un chapelet contre la promesse de fréquenter nos assemblées. De plus, il leur restait la chance de gagner à la loterie.

“ Il fallut bientôt abandonner ce dernier moyen ; je n'avais plus rien à offrir. D'ailleurs nous avions environ cent membres inscrits, qui formaient un noyau suffisant pour entreprendre une œuvre sérieuse.

“ Avant tout, mes hommes avaient besoin d'instruction et de conversion. Je leur prêchai tous les soirs, pendant huit jours de suite, une sorte de retraite, dans laquelle j'insistai sur les principales vérités de la religion et sur la nécessité d'une bonne confession générale.

“ Là était le point le plus important. Cependant je n'en avais d'abord soufflé mot, pour ne point effrayer mon monde. Je comptais sur la grâce des saints exercices pour disposer et préparer les cœurs. C'est ce qui arriva. Ces braves gens vinrent nombreux ; et il me souvient qu'un homme se présenta cinq ou six jours de suite, sans pouvoir approcher de mon confessional. Comme le paralytique de l'Évangile, il était devancé par quelqu'un encore plus empressé que lui. Enfin il eut son tour.

“ A tous ceux qui se présentaient au saint tribunal, je faisais une instruction particulière sur le sacrement de Pénitence. Je ne les entendais que quand ils étaient bien préparés à l'aveu complet de leurs fautes et à une sincère contrition. Alors je les aidais de toute manière, en les interrogeant, et parfois en me confessant moi-même devant eux. Ce moyen est très efficace ; il est recommandé par plusieurs grands missionnaires, et en particulier par saint François-Xavier.

“ Ce n'est pas tout. Lorsqu'un homme avait fini sa confession générale et qu'il avait reçu l'absolution, je l'engageais à m'amener un pécheur comme lui. “ Plus grand il sera, ajoutais-je en souriant, plus je serai content.” Mon converti arrivait bientôt tout triomphant avec quelque brebis égarée. Je le récompensais de son zèle par des louanges et par quelque petit objet de piété. Puis je lui disais :

“ — Mon ami, tu as *deux* mains ; il faut donc que tu m'amènes *deux* hommes..

“ Ce raisonnement était concluant ; aussi manqua-t-il rarement son effet. Un de mes premiers pénitents m'en fit venir jusqu'à seize l'un après l'autre.

“ Il m'arriva ainsi d'anciens renégats, qui s'étaient faits musulmans, des voleurs de grand chemin, et jusqu'à des assassins de profession. Un de ces derniers en était à son vingt huitième meurtre. Il se convertit par la grâce de Dieu.

“ Un jour, je vis, de la fenêtre de ma chambre, un groupe de jeunes vauriens qui admiraient l'adresse de l'un des leurs. Celui-ci mettait debout une canne à sucre, qu'il laissait sans la soutenir ; il faisait un tour complet sur lui-même et avant

que le roseau ne fût tombé, il l'avait coupé droit par le milieu, avec un grand couteau. Et les spectateurs d'applaudir! Je me dis: "Voilà mon homme." Je descends aussitôt et d'un signe de la main j'appelle le héros de cette prouesse. Nous allons ensemble dans ma chambre; nous parlons de tous de force... puis de religion; enfin nous faisons une excellente confession générale. Mon jeune homme reçut comme pénitence de réciter une petite prière. Ensuite je l'engageai à m'envoyer ses amis.

"De fait, en deux jours, il m'en amena une dizaine, qui n'étaient pas précisément des anges, comme on pense bien. Une instruction leur apprit qu'il y a un Dieu en trois personnes et les autres choses essentielles, qu'ils ignoraient. La confession vint après. Une fois bien purifiés, ces pauvres enfants purent devenir congréganistes, et ils n'ont pas été des moins édifiants."

* * *

On s'étonnera peut-être qu'une congrégation qui est si régulière et si fervente ait pu être composée avec de pareils éléments. Mais ce serait une erreur de croire que tous les associés de la première heure furent ainsi des hommes de sac et de corde. Pauvres ignorants pour la plupart, ils ne demandaient qu'à être dirigés dans la voie du bien. L'important était de les grouper et de les atteindre.

D'ailleurs l'idée du Père Fiorovich est qu'une congrégation d'hommes du monde est établie, non pas tant pour des saints déjà formés, que pour former des saints. C'est sa formule qui a le mérite d'être appuyée sur l'exemple du divin Maître: *Non veni vocare justos, sed peccatores ad penitentiam!* Et après tout, le succès lui a donné raison.

"Je recevais, dit-il, tout ce qui se présentait et dès le premier jour je les inscrivais comme novices ou postulants. Après une épreuve de six semaines, ils étaient invités à faire leur consécration et portaient dès ce moment le titre de frères. La seule condition requise était d'avoir assisté régulièrement à nos assemblées du dimanche. Ce n'était que plus tard, à la retraite prochaine, qu'ils devaient s'exécuter pour la confession générale, à laquelle ils étaient alors mieux préparés."

Les retraites ont joué un grand rôle dans notre congrégation d'ouvriers. Plus qu'aucune autre industrie, elles ont contribué à sa fondation et à son progrès, en attirant des membres nouveaux et en convertissant les âmes. Comme on l'aura déjà remarqué, le fondateur a voulu développer et consolider son œuvre, en l'appuyant sur la double base d'une conversion sincère et de l'apostolat mutuel. Il nous l'a souvent répété, tout son secret est là : faire venir les hommes les uns par les autres et les convertir radicalement par l'usage des sacrements.

La première retraite, dont nous avons parlé plus haut, se clôtura le 15 juin. De ce jour date la congrégation, qui prit le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dans la suite il y eut deux retraites par an, chacune d'une durée de quinze jours, sans compter celle de Pâques, qui ne prend qu'une semaine.

Comme l'ancienne église de nos Pères était trop étroite, il fallut diviser les congréganistes en deux sections pour permettre à tous de suivre les exercices. Ils venaient à leur tour accompagnés de leurs parents, de leurs amis, de leurs voisins. Ceux-ci écoutaient avec plaisir les prédications et finissaient par tomber dans le filet du missionnaire, c'est-à-dire par faire leur confession générale. De là il n'y avait qu'un pas pour entrer dans la congrégation.

Aussi ces sortes de missions donnaient-elles toujours de nombreuses recrues. Dès la seconde année de sa fondation, l'œuvre comptait plus d'un millier d'associés, et elle a suivi depuis un mouvement constant de progrès. Cependant bon nombre de ces pauvres gens quittent Beyrouth après quelques mois de séjour, pour aller chercher fortune ailleurs, ou ils retournent dans leurs villages de la montagne; mais d'autres viennent les remplacer, de sorte qu'à chaque retraite il y a à peu près le même concours de nouveaux auditeurs et les mêmes fruits abondants de salut.

C'est ce qui faisait comparer plaisamment, par le vénéré Père Gautrelet, autrefois supérieur de la mission de Syrie, cette congrégation d'ouvriers à une boutique d'étameur. On expose à l'étalage quelques ustensiles bien propres, bien brillants, pour attirer les chalands, qui ne cessent d'apporter

leur vieille batterie de cuisine... L'ouvrier rajuste, rapièce, approprie tout cela. Il l'expédie dans de bonnes conditions et il lui arrive toujours du nouveau travail. On nous pardonnera de rapporter cette comparaison, dont on aimait à rire dans la petite communauté de l'ancienne résidence. Il est certain que l'œuvre dont nous nous occupons est comme une mission continuelle à poste fixe.

“ Dieu seul, ajoute le Père Fiorovich, sait les innombrables conversions opérées par sa grâce, depuis vingt-cinq ans que ces retraites ont lieu régulièrement.”

* * *

Dans les commencements, le zélé Directeur se réservait de prêcher à ses hommes ; mais plus tard il fut secondé dans ce ministère par nos meilleurs missionnaires parlant arabe. Toutefois il ne veut encore laisser à personne le soin d'expliquer les conditions de la bonne confession. Il y a une instruction du bon Père sur ce sujet qui est légendaire dans toute la Syrie.

* * *

Si nous ne craignons d'être indiscrets, nous essayerions de donner ici une idée de la prédication du Père Fiorovich ; car il a son genre à lui, on pourrait ajouter sa langue à lui, qui est d'ailleurs très imparfaite au point de vue de la simple correction. Pour avoir aussitôt dit cette vérité peu flatteuse, le Père nous pardonnera celles qui sont moins sévères.

Il commença à parler arabe en public, ne sachant guère que deux cents mots de cet idiome si étendu et si difficile. Lui-même nous a raconté que dans le début, il plaçait derrière sa chaire M. X. (Nicholas Comaty), un excellent catholique, qui lui glissait à l'occasion l'expression ou le membre de phrase nécessaire. Parmi les nombreux inconvénients de ce système, le principal était que l'interprète s'absentait assez souvent. Or, il arriva qu'un jour le prédicateur racontait l'histoire de Saint Jean-Baptiste, et il n'avait pas son assesseur. Le mot lui fit défaut pour exprimer la décollation. Que faire ? Sans se décontenancer, il y suppléa par un geste en imitant de la main, appliquée sur

son cou comme le tranchant d'un rasoir, l'action de couper. Tout le monde comprit. Il n'y eut pas même un sourire dans l'auditoire.

Comme on le pense, l'arabe vulgaire est le seul langage, qui soit entendu dans cette congrégation d'ouvriers ; aussi bien le directeur n'en connaît-il point d'autre. Ce bon Père est très naturel dans toute sa diction, expressif dans ses gestes, original et pittoresque dans toute sa manière. Rien de plus simple, rien de plus populaire que ses sermons. Ajoutez pardessus tout qu'il sait à merveille parler à ses hommes la langue la plus éloquente, celle du cœur.

Un de nos jeunes missionnaires, sachant fort bien l'arabe, avait été invité à adresser la parole à nos congréganistes. Sa prédication fut brillante et chaleureuse. Au sortir de la réunion, quelqu'un voulut se rendre compte de l'effet produit :

—Tu viens d'entendre un beau sermon ! dit-il à un ouvrier.

—Oui, répondit celui-ci ; mais c'était du *nahou* (arabe littéraire) et je n'ai pas bien compris.

—Comprends-tu le Père Fiorovich !

—Parfaitement.

—Prêche-t-il bien ?

—Oh oui ! c'est lui qui prêche le mieux de tous.

—Pourquoi, mieux que les autres !

—C'est qu'il nous aime ! (*Behobna*).

Ce témoignage dit beaucoup, mais nous ne croyons pas qu'il dise trop. Le Père Fiorovich aime, en effet, de tout cœur ces pauvres gens, qu'il appelle toujours ses enfants.

* * *

Nous allions oublier de dire que, pour ses retraites, le directeur employait de grands tableaux avec transparents, qui représentent les vérités principales de la religion et surtout les sujets terribles. Chaque soir des exercices, deux de ces tableaux sont dressés dans le sanctuaire de l'église et couverts d'un rideau. A un moment donné, les transparents sont illuminés, le rideau tombe et le prédi-

teur donne l'explication des sujets... Il ajoute des histoires émouvantes ; la foule est saisie, transportée.

“ Il est incroyable, dit le P. Fiorovich, combien ces représentations produisent un salutaire effet sur les âmes de ces gens simples. Plusieurs venaient dès le lendemain matin, tout atterrés, tout épouvantés, m'affirmant qu'ils n'avaient pu dormir pendant la nuit. Les terribles peintures étaient toujours devant leurs yeux. Ils n'avaient de repos qu'après s'être bien confessés.”

Qu'on nous permette de remarquer ici, que beaucoup de saints missionnaires, et en particulier S. Pierre Claver, le vénérable P. Maunoir et saint Alphonse de Liguori, se sont aussi servis avec succès de semblables tableaux.

* * *

La congrégation des ouvriers de Beyrouth a contribué beaucoup à exciter dans le Levant la dévotion aux saints Lieux. Le croirait-on ? Nos chrétiens de Syrie, qui sont presque aux portes de Jérusalem, n'entreprenaient jadis ce pèlerinage que très rarement. Il a fallu que le P. Fiorovich imprimât le mouvement, en allant chaque année, avec cinquante ou soixante hommes, visiter les principaux sanctuaires de la Palestine.

L'auteur de ces pages a eu le bonheur d'accompagner cette caravane en 1987. Redire les actes de fervente piété dont il a été le témoin serait impossible.

Tout en arrivant dans la Ville Sainte, les pèlerins s'enferment à Casa Nova, chez les bons Pères franciscains, pour une petite retraite de quarante-huit heures. Le silence est de rigueur, et nos Orientaux se recueillent dans la prière et la méditation, jusqu'au jour où ils vont faire la communion générale au Saint-Sépulcre. Là ils se livrent à toute leur dévotion si tendre et si expansive. Que d'heureux transports ! que de larmes de joie !

Pendant les dix-huit jours que dure ce pieux voyage, on visite tous les sanctuaires de Jérusalem et des environs. Les pèlerins font publiquement le chemin de la Croix dans la voie douloureuse, en baisant cette poussière sacrée, où la foi sait retrouver les traces du divin Sauveur. Ils vont

ensuite à Béthléem et à Saint-Jean-de-la-Montagne. La plupart communient presque tous les jours, avec une ferveur ravissante.

Il y a surtout grande édification pour les chrétiens du pays à voir et à entendre ces braves ouvriers, qui marchent en rang, deux à deux, chantant à pleins poumons les litanies du Cœur de Jésus et de la sainte Vierge, ou récitant à haute voix leur chapelet, le tout en arabe, qui est la langue parlée en Terre-Sainte.

L'arrivée de la caravane beyrouthaine était autrefois accueillie à Béthléem avec les plus vives sympathies. Hommes, femmes et enfants se pressaient dans les rues, pour voir le défilé. On criait de toutes parts :

— C'est la Congrégation ! C'est le Père Fiorovich !

En effet, c'était lui, qui, monté sur son cheval, précédait fièrement ses soixante hommes.

Depuis quelques années, nos grands pèlerinages français ont surpassé ces humbles manifestations ; mais ils n'ont pu faire oublier le parfum de piété par lequel elles se distinguaient et qu'elles laissaient après elles.

* * *

Former des saints ! faire des saints ! tel était le but de cette congrégation. A-t-elle rempli sa fin ? Oui, par la grâce de Dieu. Nous sommes certainement loin du temps où le zélé fondateur, parcourant les rues et les places publiques de Beyrouth, pratiquait à sa façon le *Compelle intrare*. A sa voix, " les pauvres et les faibles, les aveugles et les estropiés (au sens spirituel et souvent à la lettre) ont rempli la maison du Seigneur." Ils ont été enrichis, éclairés, fortifiés et guéris par le secours du divin Maître. Ils se sont convertis en foule. Désormais, comptez-les, ces âmes de vaillants chrétiens, qui battent dans ces poitrines d'ouvriers ; comptez-les, ces âmes de saints, qui se cachent sous les haillons de la misère. Ils sont des centaines et des milliers, pour qui le royaume de Dieu est arrivé ! Les uns, en grand nombre, ont déjà atteint le terme, la félicité éternelle ; les autres vivent, au sein même de l'indigence,

dans la résignation et la paix, parce qu'ils ont la ferme espérance des biens meilleurs.

Nous passions un jour avec le P. Fiorovich dans une rue de Beyrouth. Voici qu'un homme, aux formes athlétiques, s'arrête devant nous. C'est un aveugle qui se guide péniblement avec son bâton. Mais il a reconnu à la marche son Père.

— *Abouna !* lui crie-t-il, et il le salue affectueusement, tout en cherchant sa main pour la baiser.

— Voulez-vous savoir l'histoire de ce malheureux ? dit le P. Fiorovich, la voici en quelques mots. Ce brave homme se confessait à moi toutes les semaines depuis seize ans, lorsqu'un jour, sans avoir éprouvé aucune maladie, il devint aveugle complètement, tout en conservant ses yeux, sans aucune apparence d'infirmité. Il est père de famille, sans ressource aucune, frappé de cécité à quarante ans, dans la force de l'âge, et il en est réduit souvent à se coucher sans avoir mangé un morceau de pain... Or, le croirez-vous ? Cet homme n'a jamais murmuré dans le fond de son âme, contre la Providence... Il n'a même jamais fait cette plainte qui paraîtrait naturelle sur ses lèvres : Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous réduit à cet état ? Non ! il souffre son infirmité en patience, on pourrait dire avec gaieté. C'est là un vrai saint, un autre Tobie.

Qu'on nous permette encore un autre exemple de persévérance dans le bien. Un chrétien de la montagne du Liban, mauvais sujet de la pire espèce, voleur de profession, ayant assisté à une des retraites dont nous avons parlé, s'était converti radicalement. En réparation de son passé, il s'imposa comme pénitence de veiller la nuit et de faire la garde dans la contrée, où il avait pratiqué autrefois ses principaux larcins. En effet, durant vingt ans, cet homme a passé toutes ses nuits à observer la campagne contre les incursions des pillards druses, dont les villages sont voisins. Le matin, il dormait un peu et demeurait, la journée entière, humblement agenouillé dans l'église. Il se contentait pour sa nourriture d'un morceau de pain mendié de porte en porte. Sa mémoire est encore dans tout le pays en odeur de sainteté.

Nous n'oublierons pas de mentionner ici la fanfare de l'Œuvre, une vraie fanfare européenne, qui compte vingt musiciens exercés et faisant le bruit de cent. Au début, il n'y avait qu'un orchestre arabe composé de fifres, de tambourins, de cymbales, de chapeaux chinois et de tam tam... Mais ce n'est plus qu'aux processions que cette musique originale reparait au grand jour ; elle se venge alors d'avoir été reléguée dans l'ombre. Ajoutons qu'elle a beaucoup de succès auprès de nos bons Orientaux.

Tous les dimanches la fanfare accompagne le chant particulier de la congrégation. C'est un air très entraînant, dont le mouvement s'accélère et se précipite de plus en plus pour s'arrêter enfin brusquement.

Alors se fait entendre la voix du prêtre qui donne à l'assemblée sa bénédiction, avec l'image de Notre-Dame des Sept Douleurs. Il chante sur un ton solennel cette formule, que nous traduisons de l'arabe : *Par l'intercession de la Mère douloureuse, vous bénisse (Allah) Dieu le Père !*

Et la foule répond :

— *Amen !*

— *Et le Fils !*

— *Amen !*

— *Et le Saint-Esprit !*

— *Amen !*

Il y a dans cette cérémonie, dans cette musique, dans ce cantique, chanté par un millier de voix mâles et robustes, quelque chose qui arrache les larmes des yeux. Est-ce peut-être le sublime spectacle de tout un peuple en prière ?

* * *

On se sera demandé sans aucun doute comment le P. Fiorovich se procure des ressources pour ses nombreuses aumônes, car il ne lui faut pas moins de plusieurs milliers de francs par an. Là est son secret et celui de la Providence. Les congréganistes, tous pauvres et la plupart nécessiteux, ne peuvent rien lui donner, ou presque rien. Il a donc dû tendre la main aux riches catholiques de Beyrouth, parmi lesquels il réussit à établir un comité de souscriptions. Mais

les fortunes sont assez limitées et les bourses peut-être plus serrées qu'il ne faudrait.

Heureusement que la charité est industrielle. L'apôtre des ouvriers et des pauvres s'est ingénié ; il a quêté et il quête encore un peu partout : En France, en Belgique, en Espagne. Il envoie à ses bienfaiteurs des reliques et des objets de Terre-Sainte, qui font parfois augmenter les aumônes. Enfin, il a pu jusqu'ici joindre les deux bouts de l'année. Mais, hélas ! nous savons que son bon cœur souffre souvent d'être obligé de rejeter des demandes, des supplications, qui accusent des nécessités très pressantes. Avec plus d'argent, son zèle ferait encore plus de bien.

* * *

Toutefois, constatons en finissant que les résultats de cette Congrégation sont des plus consolants. Son action a rayonné depuis vingt-cinq ans sur toute la Syrie. L'esprit chrétien domine la population mahométane elle-même, à ce point que les dimanches et les fêtes de l'Eglise romaine sont des jours de chômage général. Tout le mouvement commercial est suspendu ; les tribunaux turcs ne siègent pas ; les marchés et les quais de débarquement sont absolument déserts ; les bureaux et les magasins tous fermés. Au contraire les églises catholiques regorgent de fidèles. Celle de l'Université Saint-Joseph ne désemplit presque pas depuis 5 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. C'est le jour du Seigneur ! C'est le jour du repos et de la prière. Jésus-Christ règne et triomphe. Faisons le vœu qu'il règne ainsi partout. Et pourquoi ne pourrait-on pas tenter ailleurs ce qui s'est fait à Beyrouth ?

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon).

MISSION DE KABYLIE

LETTRE DU R. P. BONHOMME

DES MISSIONNAIRES D'ALGER

SUPÉRIEUR DE LA MISSION DES AIT-MENQUELLAT

Les étapes d'une conversion

Akli est un brave Kabyle du village d'Ouarzen, tribu des Ait-Menguellat : marié et père de famille, il entretenait, avec un soin touchant et une véritable piété filiale, sa vieille grand'mère. Il n'était pas riche, pourtant, toute la maison vivait du fruit de son travail ; mais le jeune Kabyle était courageux, actif, et femme, enfants, grand'mère ne manquaient jamais du modeste nécessaire. Dieu voyait avec plaisir cette âme simple et droite, religieuse d'ailleurs, pratiquer de tout son cœur le quatrième commandement : l'aïeule était choyée au foyer d'Akli ; les premiers fruits, les petites douceurs étaient toujours pour la grand'mère ; Akli et sa femme se contentaient volontiers de leur grossier couscous de glands pour procurer quelque gâterie à la bonne vieille.

Poussé par ce bon sentiment, il songea un jour qu'en travaillant pour les missionnaires, il aurait sans doute un gain mieux assuré, plus abondant, peut-être aussi quelque largesse de temps en temps, et qu'ainsi sa chaumière connaîtrait un semblant d'aisance : il n'y tint plus, et vint nous proposer ses services ; sa bonne réputation nous les fit agréer, et chaque jour il travaillait chez les missionnaires. Mais voilà la vieille Hammama (Colombe) bien alarmée : elle a charge d'âme près de ce jeune imprudent, elle déplore la

témérité d'Akli, et tâche, au moins par ses exhortations, d'écarter les dangers sérieux auxquels il s'expose en fréquentant la Mission. Chaque soir, elle s'informe des impressions qu'il a reçues auprès de nous, afin de surveiller le mal et de le combattre dès la racine ; chaque matin, avant son départ, elle le prémunit contre nos séductions.

—O mon fils, dit-elle, n'oublie pas du moins la loi du prophète, n'oublie pas ton Dieu, n'oublie pas les enseignements que ton père t'a donnés. Ne te laisse pas séduire par le bien-être que tu trouves chez les chrétiens. Ces marabouts sont bons, il est vrai ; ils pratiquent de belles vertus ; la pureté de leur vie est quelque chose d'inouï ; leur charité est inépuisable, ils courent après nous pour nous faire du bien et semblent heureux, reconnaissants même, quand nous acceptons leurs bienfaits, mais qu'est-ce que tout cela, puisqu'ils boivent du vin, mangent du porc et même, hélas !... des grenouilles ? c'est la nourriture du diable (que Dieu le lapide !) Tu es à leur service, sers-les avec fidélité ! Il faut qu'en te voyant ils apprennent à respecter l'Isiam, bien qu'il soit humiliant pour les croyants de servir les infidèles !

* * *

Bonne Hammama ! Elle croyait être dans la maison le champion inébranlable de Mahomet. Dieu lui réservait une bien douce leçon. Akli, élevé dans une atmosphère musulmane si fervente, aimait à se sentir soutenu par sa grand'mère. Il observait avec la plus grande vigilance ce qui l'entourait, pour éviter toute surprise ; de notre part, tout lui semblait embûche ; quand il avait acheté et préparé lui-même notre nourriture, il n'osait pas en manger, de peur de manquer à quelque prescription de la loi du prophète. Quant aux missionnaires, il ne pouvait s'empêcher de les estimer, mais leur qualité de marabouts chrétiens en faisait toujours pour lui des sortes de lépreux.

Tous ces détails, il nous les a racontés depuis bien des fois, et il les redit volontiers, ajoutant qu'il ne comprend pas comment il a pu être si longtemps aveugle. Il était dans la bonne foi, musulman convaincu, homme foncièrement hon-

nète, de la race de ces âmes naturellement chrétiennes, qui, grâce à Dieu, n'ont pas disparu de la patrie de Tertullien, trop droit pour vivre si près du centre de la lumière sans en être éclairé. D'abord défiant, mais toujours observateur, rien ne lui échappait de nos paroles, de nos moindres démarches : il passa, de l'horreur superstitieuse que nous lui inspirions, à l'étonnement; il aurait admiré, s'il avait osé : tant de choses le surprenaient qu'il emportait au fond de son cœur pour y réfléchir, les méditer longuement.

Parfois, il avait hasardé une parole de prosélytisme près des Pères ; il en avait reçu cette réponse.

—Tu crois être dans la vérité, Akli, disaient les missionnaires, nous aussi; chaque jour, dans nos prières, nous demandons à Dieu qu'il nous éclaire de ses lumières ; fais-en autant ; Dieu doit éclairer celui de nous qui n'est pas dans la bonne voie.

Le Kabyle ne pouvait méconnaître la piété et la vérité de ce conseil, et en réfléchissant, en comparant, il priait, tremblant peut-être de se voir exaucé. Tant de droiture méritait une récompense ; elle ne lui manqua pas. Le fervent musulman s'adoucit ; il questionne les Pères, propose ses doutes, les fait résoudre ; bientôt tous ses préjugés ont disparu, la foi lui a été donnée, il est chrétien de cœur, et avec l'esprit logique qui l'a guidé depuis le commencement, il apporte trois de ses enfants pour leur obtenir la grâce du baptême, à l'article de la mort, leur enviant cette faveur qu'il désire ardemment pour lui-même et pour tous les siens.

* * *

Désormais les rôles sont changés dans sa petite famille. C'est Akli qui est devenu apôtre, c'est lui qui exhorte maintenant, et c'est à la grand'mère que s'adresse surtout son zèle : certes, il n'y a point de temps à perdre, elle est plus que nougénéaire. D'abord assez mal reçu, Akli finit par se faire écouter. Il dit des choses si surprenantes, il a des arguments si beaux, si justes !... Bref, il fut si pressant, si persuasif, que Hammama déposa les armes, ou plutôt se laissa désarmer pièce à pièce, s'avouant vaincue. Le petit-fils ne manquait pas un jour de parler au missionnaire du

progrès que faisait son travail de conquête, et aussitôt la capitulation faite, il voulait m'emmener pour baptiser la néophyte.

* * *

Cependant la bonne vieille s'acheminait chaque jour davantage vers la tombe ; demandé pour la douzième fois, je crus enfin le moment arrivé. Je connaissais trop bien son catéchiste pour douter qu'elle ne fût prête. En entrant dans la maison, je trouvai ma postulante accroupie sur les genoux, le front dans la poussière. Akli voulut encore la préparer au moment solennel, il lui fit réciter des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de résignation à la volonté divine, elle répétait ces actes avec une sorte de jouissance. Je n'avais pas à hésiter, et presque aussi heureux qu'elle, je fis couler sur sa tête l'eau régénératrice.

* * *

Après avoir un instant goûté la joie de la famille au milieu de ces cœurs simples, je quittai Monique (c'est le nom que son fils avait choisi à cette mère si dévouée), la laissant dans le calme et la sérénité.

J'avais à peine rejoint la mission depuis une heure, que notre Akli m'arrivait plutôt content que triste :

— Père, me dit-il, tu vois que j'avais raison ; c'est fini ; ma mère a paru devant Dieu. Après ton départ nous avons continué à prier et à remercier Dieu ; que pouvions-nous faire d'autre ? Sa voix s'animait, je l'écoutais parler à Dieu avec tant de douceur : oh ! cela me faisait du bien et je pensais : " Voilà comme on prie quand on est baptisé, on sent qu'on est enfant du Ciel " ; puis tout d'un coup elle a failli, le bonheur l'achevait. Elle continue ses actions de grâces dans le Paradis.

Vicariat Apostolique de Madagascar.

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

LETTRE DU R. P. CAUSSEQUE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

I

Victorine

In memoria erit Justus. Voici une bonne chrétienne qui vient de nous quitter pour un monde meilleur. Son souvenir reste ici : un mot à sa louange ne déplaira pas ailleurs.

Victorine a vu son arrière-petit-fils, mais je ne crois pas qu'elle ait atteint sa soixantième année. J'enterrai sa mère, il y a dix ans, sa fille, Anatolie, est morte durant la guerre. Les chrétiens lui firent de pompeuses funérailles. Depuis l'arrivée des premiers missionnaires à Tananarive, en 1863, la famille de Victorine se rangea du côté des catholiques. Victorine fut baptisée peu de temps après. Durant les vingt-cinq années qu'elle vécut depuis, elle ne quittait sa maison que pour venir à l'église ou à notre pharmacie : car elle était presque toujours souffrante. Pendant ces deux dernières années, elle se traînait péniblement et avec un courage admirable jusqu'à l'église, le samedi pour la confession et le dimanche pour la communion. Presque tous les matins, elle assistait à la messe : si on ne la voyait pas à l'église, on était sûr que son état avait empiré.

* * *

En 1885, grande épreuve ! Laurent, son petit-fils, le chef de la famille, est envoyé en France pour étudier. La pauvre grand'mère, désolée, mais non découragée, redouble de ferveur. Malgré le chagrin qui l'accable, en dépit des infirmités qui augmentent rapidement, elle prie, elle espère. Revoir Laurent, et mourir entre ses bras, est la grâce qu'elle

ne cesse de demander à Marie, consolatrice des affligées. Dans sa case, sur sa couche de douleur, le rosaire ne quitte plus sa main défaillante. Durant les deux années qui viennent de s'écouler, je l'ai administrée plusieurs fois. Quelques jours après l'avoir communiée en viatique, je la voyais se traîner à notre église ; c'était pour [recommander à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires la grâce désirée. J'estime qu'elle est venue communier à l'église une dizaine de fois, soutenue par sa piété, au delà de ce qu'il était permis d'attendre de son état de souffrance.

Au mois de novembre dernier, une partie de sa prière était exaucée : Laurent lui était rendu. Quel bonheur pour la vieille grand'mère ! David dansa devant l'arche en signe d'allégresse ; le Malgache témoigne sa joie comme les juifs, par la danse. Le dimanche qui suivit l'arrivée de Laurent, tandis que les mères chrétiennes avaient leur réunion mensuelle, arrive la bonne Victorine, qui est membre de cette congrégation. Ses compagnes la félicitent. Et voilà la bonne vieille serrant son lamba autour des reins, étendant les bras pour faire signe qu'elle allait danser, et elle dansa ! tandis que ses compagnes battaient des mains avec une ardeur et une hilarité dont je regrettais d'être seul témoin.

Le 19 février 1889 voyait se réaliser la seconde partie de la prière. Victorine avait reçu tous les sacrements depuis une semaine. On m'appelle. J'accours, et que vois-je ? Victorine est entre les bras de Laurent ; à droite est assise Cécile, et à gauche Julia ; ce sont les deux sœurs de Laurent, tenant chacune une des mains de grand'mère. Je m'agenouille devant ce groupe pour réciter un *De profundis*. Mes yeux tombèrent sur le scapulaire et le chapelet suspendus au cou de Victorine, et je me dis : Marie a exaucé la prière de sa fidèle servante !

Quelques jours avant sa mort, Victorine régla le programme de ses obsèques. " Je désire, me dit-elle, en présence de toute la famille, que les élèves des Sœurs viennent chanter, tandis que mon corps sera porté au tombeau, qui est là tout près de la maison... Pour vous, ajouta-t-elle en se tournant vers ses deux petites-filles et sa bru, vous serez en grand deuil pendant la cérémonie de la

sépulture. Mais en rentrant dans la maison, que vos cheveux épars soient noués pour le petit deuil. Quand aux pleurs et aux larmes, ce sont des choses qu'on ne règle pas, tout cela a son cours. Mais je demande surtout des prières."

Toutes ces recommandations ont été accomplies à la lettre.

II

MARIE RAZAFINJANAHARY

C'est une fleur nouvellement éclosée et récemment cueillie. Elle recevait le nom de *Marie* en novembre 1888 : or le 4 janvier elle passait, je l'espère, de cette terre au jardin du bon Dieu.

Son nom malgache était de bon augure ; il signifie *petite-fille de Dieu*. De *petite-fille de Dieu à enfant de Dieu*, il n'y a pas loin, surtout à Madagascar. Car il existe ici une coutume que l'on ne connaît guère en Europe. En effet, à la naissance d'un enfant malgache, il n'est pas rare de voir le grand-père ou la grand'mère prendre le nouveau-né entre ses bras en s'écriant : *Tu es non pas mon petit-fils, mais mon fils*.

J'ignore ce que diront les jurisconsultes : ce que je sais, c'est que le bon Dieu vient de faire quelque chose de ce genre : celle qui se disait sa *petite-fille*, il a daigné la ranger parmi ses enfants privilégiés. *Razafinjanahary* a reçu avec la grâce du baptême le beau nom de Marie.

* * *

Dans quelles circonstances ? Ne soyez pas scandalisés. Nous sommes à Madagascar, en pays de mission. Donc un matin, vers 8 heures, voici qu'un *flanjana* est déposé devant la porte de mon office, une chambrette dérobée à la cave, adossée à la cathédrale : c'est là que je reçois mes paroissiens et les visiteurs. Ce *flanjana* consiste en une corbeille rectangulaire faite de lanières de cuir. Elle mesure 1 mètre de long sur 50 centimètres de large et 40 centimètres de profondeur. Deux barres parallèles, fixées au bas de la corbeille dans le sens de la longueur, servent à en faire une chaise à quatre porteurs. Dans cette chaise, je vois une

matrone bien souffrante, bien faible. J'ai peine à la reconnaître, bien que je l'eusse déjà vue plusieurs fois, pour la préparer au baptême. C'est Ramatôa (Madame) Razafinjannahary : elle ne veut pas quitter la ville sans avoir été faite *enfant de Dieu*. Il faut la porter dans sa chaise jusqu'à mon office.

Cette dame avait été baptisée dans la secte des Indépendants. Pendant notre entretien, survient une tasse de café qui n'était pas de trop : elle en prend une petite gorgée, et la conversion sérieuse s'achève sans accident. Cela fait, la fille aînée, Cécile, une princesse bien connue à Tananarive mais sous un autre nom, est introduite de nouveau. Quelques instants après, sa mère était enfant de Dieu et de l'Eglise et répondait au nom de *Marie*.

Notre Seigneur lui a laissé encore un mois pour se préparer à son héritage comme enfant de Dieu.

* * *

Cette bonne matrone avait toujours été avec nous de cœur : plusieurs de ses enfants étaient catholiques. En 1864 elle-même apprenait le catéchisme en secret, pour être baptisée. Mais comme elle occupait le premier rang parmi les dames d'honneur, la persécution s'acharna contre elle. Force lui fut d'aller chez les protestants, en attendant de meilleurs jours. Après vingt-cinq ans voici enfin ses vœux réalisés, presque à la dernière heure. Gloire à Celui dont la miséricorde est sans mesure !

MISSIONS D'AMERIQUE

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon*).

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE

LETTRE DU R. P. LE CORRE

OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, MISSIONNAIRE DANS L'ATHABASKA

Voilà déjà huit ans, à cette époque, que j'étais à Lyon. Ce voyage m'a procuré, avec d'impérissables souvenirs, le bonheur de sauvegarder l'œuvre bien humble, sans doute, mais bien vitale pour le pays, de notre orphelinat.

Je suis revenu à mon poste du Mackenzie, le courage et la joie dans le cœur; par leur dévouement et leurs prières, nos deux communautés continuent à payer la dette de reconnaissance contractée envers nos bienfaiteurs. Depuis j'ai gardé le silence, car les détails à peu près toujours les mêmes sur une mission consacrée à l'évangélisation d'une pauvre tribu d'Indiens esclaves et à l'entretien d'une quarantaine d'enfants recueillis de tous les points de cet immense district, ne me semblaient pas être de nature à prendre place parmi ces pages intéressantes et parfois si émouvantes de vos *Annales*. Dieu tient compte, me disais-je, de toutes les fatigues et de toutes les privations que nous souffrons journellement pour le salut des pauvres âmes. Mais ce qui intéresse toujours le divin Maître et l'intéresse d'autant plus qu'il y a plus de répétitions des mêmes actes d'obéissance, de renoncement à soi-même, ne frappe pas toujours les hommes, même les plus indulgents. Et la rédaction d'un recueil destiné au public doit en tenir compte forcément.

* * *

Il fut un temps, où je voyageais beaucoup, soit de camp en camp, à travers les steppes de lichen du grand lac d'Ours,

soit de village en village, chez les Esquimaux de la mer de Behring; ces voyages étaient pleins de péripéties, de dangers, de découvertes : et j'aimais assez à déposer un instant la raquette ou la pagaie, pour prendre la plume et rédiger quelques notes décousues, mais toujours intéressantes et fécondes en épisodes. Missionnaire en pleine vigueur de jeunesse et d'activité de service, j'étais presque fier de pouvoir dire : " J'ai failli mourir de faim ; j'ai manqué de tomber victime d'une balle ou d'un coup de couteau d'un jongleur esquimau ; je me suis égaré dans la nuit à travers des chemins battus par les rennes, et par 45° de froid, sans feu, sans abri, j'ai échappé à la mort, comme par miracle," et autres incidents de ce genre.

Mais aujourd'hui que, devenu brave père de famille, je n'ai plus qu'à nourrir du pain de la parole une pauvre tribu, douce et docile comme un mouton, et deux communautés, dont la régularité et le dévouement me comblent de consolation ; aujourd'hui qu'au lieu de dévorer, après un jeûne prolongé, un poisson pourri et imbibé d'huile fétide de phoque, dans une case souterraine d'Esquimaux, je vais philosophiquement m'asseoir, à heures fixées par un coup de cloche, à une table où m'attend le poisson fidèle du Mackenzie, que voulez-vous que j'aie intercaler entre les drames si émouvants des persécutions chinoises et les grandes entreprises, soit du centre de l'Afrique, soit d'autres centres mille fois plus peuplés que ces pauvres et désertes régions ?

..*

Nous jouissons de la paix et d'une pleine liberté, même à côté de la propagande protestante, qui, sans se décourager tout à fait, n'ose plus cependant attaquer de front nos œuvres et nos conquêtes, sachant bien qu'elle y perd son temps et son argent. Nous avons toute latitude, comme religieux, pour observer nos règles ; comme missionnaires, pour évangéliser les Indiens, qui écoutent volontiers la parole de Dieu ; comme cultivateurs, pour agrandir notre ferme d'une façon indéfinie ; comme bûcherons, pour dévaliser les forêts de leurs plus beaux sapins ; comme pêcheurs, pour faire, en

toute saison, une guerre acharnée au poisson, devenu à peu près notre seule subsistance.

Cependant, il faut bien avouer que nous avons aussi quelques redoutables ennemis à combattre : entre autres, des froids horribles, qui, fréquemment, font des victimes dans nos voyages ; la disette, qui, depuis quelques années, accompagne ces froids et pousse ses rigueurs jusqu'à décimer certaines tribus ; les sauterelles, qui ont fait leur apparition, il y a cinq ans, et menacent, par leur développement effroyable, d'anéantir tout espoir de culture ; enfin les difficultés de transports, qui occasionnent des frais excessifs et vident nos pauvres bourses. La divine Providence, qui a protégé nos œuvres au milieu de ces rigueurs et de ces difficultés, tout en permettant qu'elles devinssent parfois de pénibles épreuves, continuera, nous en avons la douce et ferme conviction, à nous aider à les surmonter.

* * *

Au moment où je trace ces lignes, il neige à plein ciel, et nous accueillons cette neige comme une vraie bénédiction. Elle était un peu en retard, et nous commençons à être inquiets. Car c'est elle qui aplanit la voie aux traîneaux destinés aux voyages et aux transports indispensables de combustibles et de vins : sans elle, nos lettres ne pourraient partir ; sans elle, on ne pourrait suivre la piste des animaux à fourrure et des animaux de chasse, les deux éléments de la pauvre fortune de l'Indien ; sans elle encore, la glace s'épaissirait d'une façon effrayante, et le sol gèlerait plus profondément ; la pêche d'hiver serait alors bien plus ardue, le dégel plus long, au printemps, et les semences plus tardives.

Cet hiver ne nous donne pas, dès son début, plus d'espoir, sous le rapport des vivres, que les trois précédents. Les lièvres sont rares, et le renne n'approche pas de nos parages. La menace de la famine se trouve ainsi suspendue sur la tête de nos pauvres sauvages, de ceux surtout qui sont dénués de filets, pour continuer la pêche sous la glace. Oh ! que les vieillards sont à plaindre, par les gros froids, quand

ils ne peuvent prendre au collet assez de lièvres pour s'en faire un habit ou une couverture ! Car, n'ayant plus la force de faire la chasse aux fourrures, ils ne peuvent rien avoir des magasins de la Cie d'Hudson et se trouvent réduits à mendier quelques lambeaux bien usés déjà.

Cette profonde misère nous a tenus hier précisément dans une vive inquiétude au sujet d'une vieille esclave, provisoirement abandonnée dans un îlot du fleuve. Trois des n^{os} sont allés ont passé toute la nuit à la chercher, mais en vain ; les indications données n'étaient pas exactes, et ils n'ont ramené que la fatigue d'une nuit froide dans la neige et les embarras du bois. Ce n'est que très tard, hier soir, qu'on a fini par la découvrir, encore vivante, Dieu merci ! privée de nourriture depuis trois jours et accroupie auprès des restes d'un feu mourant.

* * *

L'addition à notre orphelinat d'un petit local pour recueillir les plus dénués et les plus âgés de ces Indiens, répondrait à une des misères les plus lamentables du Nord. Car, ces tribus nomades se trouvent parfois dans l'impossibilité matérielle la plus absolue, en hiver, d'emmener leurs vieillards et leurs infirmes, et cependant la famine les oblige également à s'éloigner. Mais nos faibles ressources ne pourraient faire face à cette nouvelle dépense. De sorte que, nous n'avons plus parfois qu'à bénir une croix de tombe abandonnée, là où, avec quelques pièces de monnaie, nous eussions pu procurer quelques derniers jours de repos et de bonheur.

MISSIONS D'Océanie

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon).

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'Océanie CENTRALE

Périls sur mer.

LETTRE DU R. P. OLIER

MISSIONNAIRE MARISTE, A MGR LAMAZE

But du voyage.—Les préparatifs.

Notre bateau, le fameux *Halatukutoga*, est enfin de retour à Maofaga, l'équipage se porte à merveille. Voilà un voyage qui comptera dans ma vie de missionnaire : cinq gros mois en mer du 27 octobre au 29 mars ! Le bon Dieu dirige les événements, et fait tourner toutes choses à sa gloire ; mais il donne au diable beaucoup de puissance. Voilà deux fois que j'essaye d'aller à Niu-Fou, sans jamais pouvoir réussir. Cette île paraît admirablement disposée ; les indigènes au caractère indépendant et libre promettent de venir à nous en masse. Un chef catholique avait déjà préparé un grand festin pour nous recevoir ; hélas ! l'île a passé sous nos yeux ; et nous voilà rentrés dans nos pénates sans avoir pu y aborder.

Notre expédition apostolique décidée, notre frère Charles se mit en train de radouber le navire de la mission, pendant que nous continuâmes nos visites dans les villages. Deux jours après, nous étions à faire un kava chez un chef de Vaipoa, à parler religion, lorsqu'un messenger vint nous dire qu'on nous demandait chez nous. Quelle ne fut pas notre surprise, lorsque nous vîmes assis par terre le frère Charles, et ses ouvriers ! Nous prîmes une feuille d'arbre en guise de chaise et, après nous être commodément installés, nous attendîmes en silence que quelqu'un prit la parole. Ce fut

Le frère Charles : il nous dit en quelques mots que le navire était trop endommagé pour pouvoir être réparé ; d'ailleurs le travail devenait d'autant plus difficile qu'ils n'avaient ni clous assez grands, ni les instruments nécessaires. Que faire ? Fallait-il abandonner le navire et attendre à Niua une occasion qui nous ramènerait à Tonga, ou fallait-il encore faire un autre essai et mettre le bateau en état de nous porter au moins jusqu'à Wallis ? Réflexions faites, je priai les ouvriers d'aller couper un arbre pour fabriquer un gouvernail.

Le lendemain nous étions à l'œuvre, et le 4 décembre nous étions prêts à mettre à la voile.

Le départ.—Wallis.

Le 5 était le jour du départ ; le navire se balançait gracieusement dans le petit port de Niua. Les chefs vinrent me voir encore et essayer d'empêcher le départ. Je les invitai à monter à bord avec nous, afin de les rassurer sur notre sort. Tout manœuvra à merveille ; et, après avoir remis à la mer nos chefs satisfaits, nous fîmes voile pour Wallis.

Le temps était beau, la mer calme ; et une bonne brise nous promettait une heureuse et rapide traversée. Nous avions à bord un blanc, vieux loup de mer, qui devait nous servir de pilote. Après un jour et demi de navigation, Wallis tant désiré parut à l'horizon : joie universelle à bord, le navire n'avait pas trop fait eau.

Nous étions enchantés à la vue du magnifique panorama qui s'offrait à notre regard. Vous nous aviez souvent parlé de Wallis ; mais ce que nous voyions dépassait toute description. Tous les missionnaires et les chefs de l'île étaient réunis à Matautu, à l'occasion de la première communion des enfants de cette paroisse. Notre arrivée coïncidait donc très heureusement avec une magnifique solennité religieuse. Nous fîmes bientôt en face de la ville ; le premier coup de canon surprit la population sortant de l'église. On eut bientôt deviné ce que c'était, et la reine donna des ordres en conséquence.

La reine Amélie saluée, et les nouveaux confrères embrassés, il fallut toucher la main aux chefs et nous installer enfin

devant une centaine de porcs gisants sur la place et qu'on aurait dit rôtis exprès pour nous recevoir. Wallis nous a paru comme un petit paradis terrestre. Les Wallisiens ont beaucoup de foi, et ils pratiquent bien leur religion. La religion et le gouvernement tout maternel de la reine en font le peuple le plus heureux de la terre.

A Wallis, nous avons pu, grâce au concours de la souveraine, réparer notre navire, et remettre à la voile le 29 décembre, après avoir célébré Noël. La reine voulait nous garder jusqu'à la saison des tempêtes, nous ne pûmes accéder à ses désirs, nous avons trop hâte de retourner à Tonga.

Espérances et déceptions.

On fit voile pour Niua-Fou. Nous embarquâmes avec nous deux familles de catéchistes et quelques autres Niuiens expatriés depuis longtemps, qui désiraient revoir leur terre natale et travailler à la conversion de leurs parents. En tout nous étions 54 à bord d'un *schooner* de 29 tonnes ; nous y étions tout juste à l'aise.

Pendant un jour le vent nous fut assez favorable ; et le lendemain, dans la soirée, Niua parut à l'horizon. Nous comptions arriver le matin, mais voilà que dans la nuit, la mer devient houleuse, et le baromètre baisse. On cargua les voiles et nous nous confiâmes en la Providence. Lorsque le jour revint, on chercha en vain la terre ; elle avait disparu. C'était le commencement de notre martyre. N'ayant plus de sextant, nous ne pûmes pas savoir exactement où nous étions. Nous allâmes donc à l'aventure, cherchant Niua et luttant contre un vent debout et une mer assez mauvaise.

* * *

Deux jours après, nous n'avions encore rien aperçu. Notre capitaine n'était pas fier et nos gens commençaient à murmurer. Un accident fit trêve à tous ces mécontentements. Notre gouvernail était fixé avec quatre cordes et suspendu au navire avec un crochet que nous avons travaillé de notre mieux. Tout à coup nous entendîmes une corde craquer ; on mit aussitôt en panne et on chercha un plongeur pour

réparer le dégât ; ce travail demanda une heure. Le lendemain, nouvelle alerte ; encore une corde qui casse, c'est celle qui retenait le fond du gouvernail ; l'accident était plus sérieux. On remit en panne, et ce ne fut qu'après bien des efforts et des essais qu'on put remédier au mal.

Nous pouvions nous remettre en route et chercher Niua en toute sécurité. Huit jours se passèrent ainsi à lutter contre les vents, mais sans pouvoir découvrir la terre. Voyant tout notre monde malade, je dis au capitaine de virer de bord et de faire voile pour Vavau ou Tonga ; c'était le 6 janvier.

Que faire ?

Le 12 janvier, nous n'avions encore rien aperçu ; nous trouvions que la mer était bien grande et la terre beaucoup trop petite. Nous n'avions plus de bois de chauffage ; nous avions brûlé la plupart de nos caisses ; l'eau diminuait à vue d'œil, et même les vivres : il ne nous restait plus qu'un porc que je gardais pour nos Sœurs.

Nos gens commençaient à perdre courage ; deux enfants étaient souffrants ; et leur maladie augmentant de jour en jour, nous commencions à craindre un désastre. Le lendemain 13, on vint nous annoncer qu'il ne restait plus qu'une igname pour cinquante-quatre personnes ! Que faire ? Les uns voulaient qu'on cherchât encore la terre ; d'autres disaient qu'il vaudrait mieux aller à Fidji ; le groupe étant plus grand, on aurait plus de chance de trouver une île. Nous étions dans une terrible impasse. Fallait-il se lancer encore dans le vide immense ; ou bien valait-il mieux lutter contre le vent, prendre patience et voir peut-être mourir de faim et de soif nos gens qui devenaient malades ? Personne n'osait prendre sur soi une décision.

* * *

Trois jours après, nous n'avions encore rien aperçu. Le capitaine et nos tongiens crurent alors que nous étions entre Niua et Fidji ; j'étais d'un avis tout opposé ; et, après avoir examiné le lever du soleil et le compas, je crus pouvoir affirmer que nous étions beaucoup trop au sud du groupe ; en

conséquence je les priaï d'aller droit sur le nord. Nous suivimes cette route pendant toute une nuit. Le lendemain, rien ne parut ; mécontentement à bord ; et comme je n'étais pas absolument sûr de mon fait, je les laissai libres de retourner vers le sud. Si j'avais tenu bon, encore deux heures de navigation, et nous arrivions aux îles de l'Est.

La détresse.

Alors commença la grande détresse ; plus de vivres, plus d'eau, plus rien. Encore un peu d'espoir, puis la mort en face ! Le P. Jouny trouva 50 livres de farine qu'on divisa en trois, de façon à faire durer la provision le plus longtemps possible. Mais comment la pétrir et la faire cuire ? Ni eau, ni bois à bord ; on sacrifia encore quelques caisses ; un peu de graisse de cochon remplaça l'eau qu'on ne pouvait se procurer. On fit bouillir le tout dans de l'eau de mer, et l'heure du repas ayant sonné, chacun en reçut une bouchée, c'était juste de quoi ne pas mourir de faim.

Les conséquences d'un pareil repas furent terribles. Une soif dévorante se fit bientôt sentir ; on aurait payé bien cher un demi-litre d'eau ! On essaya de mâcher du kava pour en tempérer les ardeurs, mais ce fut en vain. Deux longs jours se passèrent ainsi ; et la terre ne paraissait pas encore. Tous nos gens étaient découragés ; les femmes pleuraient, les enfants criaient ; on avait beau ranimer leur confiance, les exciter à prier, rien n'y faisait.

Le second jour, je fus poussé encore par l'envie de bien regarder la boussole et le lever du soleil, et réflexions faites, je fus encore plus convaincu qu'auparavant que nous étions trop au sud du groupe et que, si nous suivions la même route, nous tombions dans le vide et nous étions perdus sans retour. Le capitaine pensait toujours que nous étions trop au nord ; nos tongiens étaient divisés. La journée se passa à discuter. Deux petits enfants allaient bientôt mourir, quelques grandes personnes étaient couchées, sérieusement malades. Quant à moi, je me portais assez bien. La prière du soir dite en commun comme d'habitude, il me prit envie de faire virer de bord. Il y eut bien quelques petites récla-

mations de la part du capitaine ; mais on n'en tint pas compte et on fit voile vers le nord pendant toute la nuit.

Sauvés ! Gloire à Dieu.

Le lendemain, 19 janvier, à la lueur du crépuscule on ne vit encore rien. Vers 8 heures cependant un point noir parut à l'horizon au nord-est : Terre ! s'écria un enfant. Tous nos mourants furent ressuscités en un clin d'œil et accoururent sur le pont. Le capitaine arriva aussi, examina le point noir.

—C'est Futuna ! dit-il.

—Voyez-vous Alofi ? lui demandai-je.

—Non.

—Eh bien, c'est Kandavu.

Il était temps, nous étions à l'ouest du groupe de Fidji.

Un fort vent d'est nous empêcha d'aborder cette île quoique nous ne fussions qu'à 30 milles de distance, mais il nous mena directement à Vatulele ; nous y arrivâmes à a tombée de la nuit. Trois hommes furent envoyés à terre pour demander de l'eau et des vivres. Le chef ordonna de mettre les embarcations à la mer et bientôt nous fûmes inondés de noix de cocos, de cannes à sucre, de bananes, etc., etc. Notre navire fut envahi par les Fidjiens, et nous passâmes à bord une nuit très turbulente. Le lendemain nous descendions tous à terre ; nous étions sauvés !

VICARIAT APOSTOLIQUE DE FIDJI.

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

LETTRE DU R. P. GALLAIS

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

A M. Marc de la R.

TUNI-LOA, 22 novembre 1889.

..... Il y a environ trois mois, j'ai fait un voyage d'exploration sur une côte inhospitalière, dont les habitants n'avaient jamais vu un prêtre catholique. Depuis quinze jours nous étions en mer, subissant la tempête, la faim, la soif, des souffrances de toute sorte, lorsqu'un soir nous abordâmes en face d'un groupe de maisons coquettement assises au milieu du plus ravissant paysage que vous puissiez imaginer.

—Débarquons, dis-je à mes enfants; nous sommes exténués; Dieu aura pitié de nous.

—Père, me répond le capitaine, les Wesleyens de ce pays sont fanatiques; pas un ne voudra nous recevoir.

Sans tenir compte des réflexions de mon fidèle Fidjien, j'ordonne de jeter l'ancre vis-à-vis de la case la plus importante, et nous sautons sur la rive.

A peine sommes-nous entrés dans le village qu'une foule énorme nous entoure en silence et semble nous demander ce que nous venons faire dans ce pays. M'apercevant que nous étions en effet loin d'être sympathiques, je paie d'audace, m'adresse directement à celui qui paraît être le chef du village et je lui dis :

—Il n'y a pas ici de maison pour les étrangers ?

—Non, répond-il.

—Pourrions-nous trouver un gîte dans votre village ?

—Je n'en sais rien.

Et là-dessus le chef me tourne le dos.

Comme toute tentative d'entrer en relations avec ces gens me semblait inutile, j'allais battre en retraite lorsqu'un jeune homme, aux allures vraiment distinguées, fend la foule, vient me serrer la main, et me dit :

— Bonjour, Monsieur.

Puis, se tournant vers ses compatriotes, il prononce froidement cette phrase qu'un indigène n'aime guère à entendre.

— C'est une honte... On ne dira pas du moins que Qélo a repoussé un étranger. Venez, Monsieur le prêtre.

Nous le suivons dans sa case.

— Voici notre maison, me dit-il en entrant, disposez-en à votre gré.

Là-dessus, il nous quitte. Bientôt sa femme nous apporte de la nourriture et lui-même ne tarde pas à paraître chargé d'un magnifique jagona (racine dont les indigènes fabriquent une boisson de luxe).

Nous causâmes toute la nuit. O nuit ! ô belle nuit ! Dieu, dans ses desseins admirables, t'avait choisie pour faire de grandes choses ! Lorsque, le lendemain, je réveillai mon équipage, me disposant à partir, Qélo et sa femme se jetèrent à mes genoux et me dirent :

— Père, bénissez-nous ; nous voulons être catholiques.

— Tu seras persécuté, dis-je au mari ; tu seras jeté en prison, tu seras dépouillé de tes biens et personne ne sera là pour te soutenir.

— Jésus que vous m'avez appris à aimer me soutiendra, répond-il ; je veux être catholique, et je mourrai catholique.

Je leur donne à chacun un chapelet, une médaille, un catéchisme, et, après leur avoir recommandé de se mettre en relation avec le catéchiste le moins éloigné de leur village, je m'embarque en remerciant Dieu.

Grâce à la divine Providence, il y a bien eu soixante conversions d'hérétiques dans mon district depuis six mois, de sorte que ce cas n'est pas isolé ; mais, nulle part, je n'ai vu aussi clairement l'intervention divine.

* * *

En passant à Dogotuki, je recommande à l'un de mes

catéchistes d'aller visiter de temps en temps mes nouveaux chrétiens et je fais voile pour Tuni-Loa.

Les soucis divers qui nous accablent de tous côtés dans ce pays m'avaient depuis longtemps fait perdre de vue Qélo et sa compagne, lorsque, il y a environ trois semaines, je reçus une lettre du catéchiste aux soins duquel je les avais confiés.

“ Qélo est persécuté, m'écrivait-il, venez vite. Il m'est impossible de vous dire dans une lettre tout ce qu'on lui fait souffrir pour sa religion. Sa femme a pris une pirogue pendant la nuit, et s'est sauvée à Namukalau, île catholique, où nos frères en religion prennent soin d'elle. Quant à lui, il est en prison.”

Cette lettre m'arracha des larmes. Mon enfant, mon enfant bien-aimé, souffrait pour la foi, et moi, retenu par un devoir impérieux, je ne pouvais aller le consoler !

—Pars, dis-je à mon meilleur catéchiste de Whaï-Levu ; prends avec toi un homme sûr et dis à tous les catéchistes de la pointe de l'île de te suivre à Namuka. Va trouver les chefs de ce pays, parle-leur hardiment ; dis-leur que tous les persécuteurs ont fait une mort misérable et que le sang des martyrs et les larmes des confesseurs sont la semence des catholiques. Va, ne crains rien ; Dieu sera avec vous tous. Tâche de voir Qélo et prends tous les renseignements possibles, afin que je puisse envoyer un rapport au gouvernement.

Trois semaines plus tard, j'é recevais une longue lettre que son volume m'empêche de vous expédier.

—Qélo, me disaient mes catéchistes, est ferme dans la foi ; aux dernières menaces des Wesleyens, il a répondu par ces mots : Plutôt dix morts que l'apostasie ; ” il a comparu cinq fois devant le tribunal des chefs qui tous ont voulu le forcer à renoncer au catholicisme ; il a refusé. Il a été jugé uniquement pour la religion, par le juge indigène du pays, il est demeuré ferme. Actuellement il est en prison ; nous l'avons vu, nous lui avons dit que nous mourrions tous, plutôt que de l'abandonner, que vous-même vous étiez disposé à tout souffrir pour lui. Il s'est mis à pleurer et nous a dit lorsque nous l'avons quitté : “ Dites au Père d'avoir pitié de moi et de m'envoyer un catéchiste lorsque ma prison sera finie. Une

voix intérieure me dit que toute ma tribu va devenir catholique. Recommandez-lui aussi de prier pour moi, mais de ne rien craindre, car Dieu me console et m'aime."

Nous sommes allés trouver le grand Chef; et la parole de Laveito (le chef des catéchistes catholiques) est tombée sur lui comme le fouet de Dieu (je cite textuellement). Cet homme s'est alors mis à trembler et nous a dit qu'il était bien malade, qu'il fallait que nous le quittions.

* * *

Dans tous les villages de cette côte, nous avons hardiment prêché la vraie religion. A Visogoo, une quinzaine de catéchistes wesleyens sont venus nous attaquer, et ont rassemblé quelques-uns de leurs jeunes gens pour nous frapper. Nous sommes restés calmes. Dieu a voulu qu'aucun mal ne nous soit arrivé.

* * *

De tous côtés on annonce des conversions, mais partout la lutte est chaude. Priez et faites prier pour moi. Si quelques-uns de vos amis peuvent joindre une obole, dites-leur que j'ai de nombreuses églises à bâtir et que de toutes parts on me demande de nouveaux catéchistes.

LES PIFFERARI

Rien de pittoresque comme le sentier qui va, des profondes vallées du Tamaro, rejoindre le chemin de la Corniche, en traversant le col de Nava.

Vers la fin d'une belle journée de février 1872, deux enfants, deux pifferari, dont l'un portait une harpe en sautoir, suivaient cette voie abrupte.

Ils allaient atteindre la crête de la montagne, quand le plus jeune, se laissant tomber sur un roc, s'écria, les larmes aux yeux :

—Giacomo, je n'en puis plus; laisse-moi me reposer un peu.

—Tu as les pieds ensanglantés, mon pauvre Lionello.

—Hélas ! c'est vrai. Ces cailloux me font bien mal. Tu es plus heureux, toi ; tu ne sembles pas souffrir.

Giacomo eut un geste d'indifférence.

—Bah ! murmura-t-il, je tâche de n'y pas penser. D'ailleurs, n'aurons-nous pas bientôt franchi la montagne. De l'autre côté, c'est Nizza la Belle, c'est la France, c'est le pays de l'or et des cœurs généreux !

Le petit Lionello se releva brusquement.

—La France ! dit-il. Ah ! je veux aller en France ! Nous y gagnerons de l'argent pour acheter du pain à notre bonne mère, à nos frères, à notre petite sœur.

—Marchons, dit Giacomo en donnant l'exemple.

Le chemin montait toujours. Il était encombré de blocs de rochers et surplombait des crevasses, des précipices béants.

Les enfants semblaient avoir oublier leur fatigue. Ils cherchaient du regard entre les cimes alpestres, cette terre de France tant désirée.

Après un temps assez long, Lionello demanda :

—Sommes-nous bientôt arrivés, dis, Giacomo ?

—Pas encore, petit frère.

—C'est bien long.

Giacomo ne répondit pas. Lui aussi était épuisé.

Il se raidit pourtant contre la douleur et continua à escalader les rochers.

Tout à coup, il s'arrêta, et dit en étendant la main :

—C'est là ! c'est là !

—La France ?

—Oui, frère ; je la vois, au loin, avec la mer bleue. Comme c'est beau ! *Ewiva la Francia !*

Lionello était accouru.

Il demeura immobile et sans voix en face du splendide panorama qui se présentait à ses regards.

Le soleil à son déclin inondait de lumière les collines vertes qui, se rattachant à la chaîne des Alpes, baignent leur base dans les flots de la Méditerranée. Partout des villas et des hameaux au milieu des arbres. A droite, au fond de l'horizon bleuâtre, les villes de Vintimille, Menton, Cannes et Nice apparaissaient comme des perles limpides sur le velours de leur écrin.

Les deux petits pifferari demeurèrent un instant plongés dans une vaine rêverie. Leur pensée se reporta vers Arona, le pauvre village piémontais qu'ils avaient dû quitter.

Ils revoyaient, dans la magie du souvenir, leur maisonnette blanche, adossée au rocher sur la rive du lac Majeur ; ils revoyaient l'enclos où le printemps fait reflourir la rose des Alpes, le myosotis, la pâquerette et la giroflée ; ils entendaient mille voix chéries.

A ces souvenirs, un sanglot monta à la gorge de Giacomo. Son frère, non moins ému, lui frappe doucement sur l'épaule.

—Je sais bien à quoi tu pensais, frère. Tu pensais à notre pays..... Moi aussi, vois-tu. Tout à l'heure, je me souvenais de cette soirée où nous avons tant faim et où grand-père, montrant notre mère malade, dit en soupirant :

—Ah ! que nous sommes malheureux !

Puis, plus bas, il ajouta :

—Si j'avais dix ans de moins !

Tu lui répondis :

—Que feriez-vous, grand-père ?

—Ce que je ferais, tu ne le devines donc pas ?

Hélas ! non.

— Eh bien ! je prendrais ma vieille harpe et je m'en irais au loin, bien loin, par delà les montagnes, vers la France, pour gagner un peu d'argent.

Le bon Dieu t'envoya une inspiration et tu répondis :

— Mais je puis y aller, moi, je suis jeune.

Grand-père secoua la tête.

— Tu es trop jeune, Giacomo ; tu as dix ans à peine.

— N'importe, j'irai. Je chanterai sur la harpe et l'on me donnera des pièces de monnaie.

Giacomo interrompit son frère.

— Et toi, Lionello, tu me dis : "J'irai avec toi. Nous chanterons ensemble, et nous reviendrons avec beaucoup, beaucoup d'argent."

Notre mère et grand-père pleuraient. Les petits battaient des mains en s'écriant :

— Nous irons tous ! nous irons tous !

Le lendemain, grand-père nous confia sa harpe et nous fit promettre devant le crucifix et l'image de la madone, d'être toujours bons et pieux. Nous sommes partis et.....

— Et voilà la France, la belle France ! reprit Lionello avec enthousiasme. Viens, Giacomo, je ne suis plus fatigué. Le bon Dieu m'a rendu des forces, viens !

Et, donnant l'exemple à son tour, il s'engagea dans le sentier qui, serpentant sur le flanc des Alpes, descendait vers Vintimille et la France.

II

Le lendemain, l'aube naissante surprit les deux petits pifferari endormis sous un bosquet de palmiers et d'eucalyptus, à trois ou quatre cents pas d'Onéglià.

Les pauvrets, harassés de fatigue, avaient inutilement demandé asile aux villas voisines ; partout rebutés, ils s'étaient endormis là, sous la garde de Dieu.

Les sons des cloches d'Onéglià les réveillèrent en sursaut.

C'étaient les sons de l'*Angelus*.

Les enfants, après une prière fervente, prirent leur harpe et se mirent en marche. De cruels tiraillements d'estomac leur rappelaient qu'ils n'avaient pas mangé depuis le matin du jour précédent.

Le petit Lionello souffrait beaucoup de ses pieds blessés. Malgré cela, il suivit son frère sans se plaindre. Il pensait que là-bas, dans la pauvre maisonnette d'Arona, on souffrait plus encore, et cette pensée soutenait son courage.

Giacomo avait pris une route au hasard.

Elle suivait la vallée, dans la direction d'une superbe villa entourée de verdure et de fleurs.

— Comme c'est beau ! ne put s'empêcher de dire Giacomo.

— C'est peut-être le paradis terrestre ! dit Lionello, qui avait sept ans à peine.

Giacoma secoua la tête.

— C'est le palais de quelque riche seigneur, dit-il ; viens, nous jouerons de la harpe et nous chanterons ; peut-être nous donnera-t-il un morceau de pain ?

Lionello ne répondit pas. L'espoir le soutenait.

Un quart d'heure après, les deux enfants entraient dans la cour d'honneur de la villa. Ils furent éblouis à la vue des gerbes de fleurs, des massifs.

Là, sous les chauds rayons du soleil, s'épanouissaient, dans tout leur éclat, les camélias et les roses.

Les enfants, qui venaient de quitter les neiges de leurs montagnes, pouvaient à peine en croire leurs yeux.

Des aboiements féroces les arrachèrent brusquement à cette contemplation.

Deux chiens énormes, l'œil en feu, la gueule béante, s'élançèrent vers eux, menaçant de les dévorer. Instinctivement, les pauvrets se rapprochèrent l'un de l'autre comme pour se protéger mutuellement.

— Mon Dieu ! s'écria Lionello d'une voix étranglée par la terreur, mon Dieu, protégez-nous !

— Sauvez-nous, sainte madone ! dit Giacomo.

Les chiens continuaient à aboyer avec fureur.

— Tay ! tay ! ici, Brutus ! ici, Fox ! cria une voix sonore.

Les enfants respirèrent ; leurs ennemis venaient de s'éloigner à la parole du maître.

Celui-ci était un personnage de haute taille, très maigre et très blond. Il était vêtu d'une jaquette à carreaux et coiffé d'un chapeau étrange.

Il fit signe aux enfants d'approcher.

—Aoh ! que venez-vous faire ici ?

—Jouer de la harpe, signor.

—Je ne suis pas un signor ; je suis milord Wisbury, de Londres. Savez-vous chanter ?

—Un peu, milord Wisbury.

—Très bien ! jouez et chantez !

Giacomo, rempli de joie, entonna un chant de ses montagnes, qu'il accompagna de son instrument.

L'enfant n'était pas un artiste de première force ; cependant, malgré son âge, il avait su profiter des leçons de son grand-père. De plus, sa voix était d'une douceur et d'une pureté angéliques.

L'Anglais parut satisfait. Il se retourna vers Lionello et lui dit :

—Pourquoi ne dansez-vous pas ?

—J'ai les pieds bien malades, murmura l'enfant.

—Qu'importe ! dansez, je le veux !

Giacomo sentit son cœur se serrer.

—Ah ! milord, balbutia-t-il, par pitié pour la fatigue de mon frère !...

—Il doit danser aux sons de la harpe interrompit l'Anglais. Cela se fait toujours ainsi ; s'il ne danse pas, je ne donnerai rien.

Sans répondre, Lionello s'exécuta.

Ses petits pieds saignaient ; pourtant il dansa avec entrain pour satisfaire le riche étranger.

A la fin, celui-ci dit d'un ton flegmatique :

—Assez, je suis content. Voici une pièce de monnaie ; allez-vous-en !

Giacomo prit la piécette et remercia l'Anglais avec effusion. Il était si heureux ! Sa pensée vola vers le village natal où l'attendaient des êtres chéris. Lionello, lui aussi, était rayonnant de joie. Il prit la main de son frère et tous les deux sortirent de la cour de la villa et prirent la route de France.

III

Après un instant de marche sous les palmiers et les pins d'Italie, Lionello s'arrêta et dit :

—Frère, j'ai bien faim.

—Hélas ! moi aussi, répondit Giacomo.

—Il faut acheter du pain.

—Je le voudrais bien. Pourtant, devons-nous toucher à cet argent ! C'est le premier que nous gagnons. Si nous avons le courage de le sacrifier à une bonne œuvre, Dieu nous bénirait.

—Oui, tu as raison, Giacomo. Notre mère nous disait cela. Elle disait aussi d'offrir une aumône pour l'âme de notre père, mort sous les avalanches de la montagne, et pour celle de notre frère Tony. Donnons cet argent à un pauvre.

Le petit Lionello s'interrompit.

Un bruit de pas venait de se faire entendre à peu de distance, sur le sentier.

Un vieillard, courbé sur son bâton et dont la barbe blanche touchait presque le sol, venait à la rencontre des pifferari, conduit par une fillette aux yeux bleus et aux cheveux noirs.

—Voici notre pauvre ! s'écria Giacomo.

—Dieu soit loué ! Il aura notre piécette.

Le vieillard était un aveugle, on le voyait à sa marche hésitante. Il semblait souffrant et fatigué. Sa main gauche était appuyée sur l'épaule de sa jeune compagne, frère enfant dont les pieds nus, tout déchirés, faisaient peine à voir.

—Ils sont encore plus pauvres que nous, murmura Lionello.

Et il s'approcha du vieil aveugle et lui glissa sa pièce blanche dans la main, en lui disant doucement :

—Priez pour nos chers défunts.

—Je le veux bien, mon cher enfant ; mais qui donc êtes-vous ?

—Des enfants de la montagne que le malheur a frappés.

—Dieu vous bénira, car vous avez pitié des malheureux.

Lionello courut rejoindre son frère, pour se soustraire aux paroles de gratitude du vieillard.

Quelques instants après, les petits pifferari s'arrêtaient devant une villa noyée dans les fleurs et la verdure. Ils s'apprétaient à jouer le plus gai morceau de leur répertoire. Aux premières notes, une voix dure s'éleva :

—Que veulent ces vagabonds? Allez plus loin, ou je vous fais étrangler par Castor.

Un chien colossal grondait sourdement dans sa niche. Les pauvrets s'éloignèrent le cœur gros, sans murmurer cependant.

La route qui va d'Onégia à Vintimille est bordée, comme l'allée d'un parc gigantesque, par des oliviers, des orangers, des eucalyptus, des palmiers, des cactus et mille autres arbres et arbustes de la flore exotique. Les brises tièdes qui passent sont embaumées de douces senteurs. Des oiseaux chantent sous les buissons. Ce coin de terre semble véritablement le paradis terrestre, comme l'avait si bien dit le petit Lionello, dans sa naïveté enfantine. Le soleil montait à l'horizon ; après une assez longue marche, Giacomo dit :

—Voilà une maisonnette, là, sous les arbres. Peut-être y trouvera-t-on des cœurs compatissants !

—Dieu le veuille! répondit Lionello. Il me sera bientôt impossible d'aller plus loin. Jouons notre air la plus joli.

—Volontiers.

Rien ne peut résister à la harpe qui pleure, disent les Orientaux. Aux sons de l'instrument, la fenêtre de la maisonnette s'ouvrit, des enfants blonds montrèrent leur joli visage rose dans l'encadrement.

—Oh ! que c'est joli ! que c'est joli ! s'écrièrent-ils en battant des mains.

Quand la harpe cessa de se faire entendre, une femme sortit et offrit un gros morceau de pain aux chanteurs qui l'accueillirent avec une joie délirante.

IV

Plusieurs jours s'écoulèrent.

Giacomo et Lionello, poursuivant leur route vers Nice, étaient arrivés auprès de Menton. Les pauvres petits, jouant de la harpe, chantant et dansant, avaient recueilli quelques sous. Ils se réjouissaient à l'idée de pouvoir soulager la misère de leur mère, de leurs frères et sœurs, de leur vieux grand-père. Après une bonne recette, Lionello disait avec admiration :

—Tu es un grand artiste, Giacomo, si grand-père t'entendait il serait heureux.

Un soir, harassés de fatigue, ils s'étaient assis au bord de la route, sur une pelouse émaillée de myosotis et de marguerites. La grande harpe sonore était appuyée contre un arbre auprès d'eux. La chaleur était accablante, les enfants ne tardèrent pas à succomber au sommeil.

Un bruit étrange les reveilla brusquement. Une pierre énorme lancée par un mauvais plaisant, venait de frapper la harpe, la renversant sur le sol à demi brisée.

Au cri de douleur, que jetèrent les pifferari, la brute répondit par un ricanement puis, indifférente, s'éloigna.

—Ma pauvre harpe ! s'écria Giacomo tout en pleurs à la vue de l'instrument disloqué ; ma pauvre harpe !

—Hélas ! soupira Lionello, nous ne pourrons plus gagner notre vie. Qu'allons-nous devenir ?

Il avait relevé la harpe et il essaya d'en tirer quelques sons. Ce fut en vain. L'instrument était perdu, perdu sans ressources.

Cet irréparable malheur terrifia les enfants. Ils se tordaient en proie à leur désespoir quand un monsieur s'approchant d'eux leur dit :

—Consolez-vous, mes enfants, et suivez-moi à la villa Bellafiori.

—Mais notre harpe, notre pauvre harpe ! s'écrièrent-ils.

L'étranger sourit avec bienveillance et dit :

—Vous pouvez l'emporter, mais elle me semble hors de service. J'ai été témoin de l'accident qui lui est survenu et je me ferai un plaisir de la remplacer. Venez.

L'accent était persuasif : les enfants obéirent. Giacomo prit sa harpe qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner, et, tenant son frère par la main, suivit le monsieur.

Quelques minutes après, on entra dans une splendide villa.

Une jeune femme, la comtesse Bellafiori parut sur le balcon, tenant dans ses bras un bel enfant qui souriait à son père.

—Mon petit Gemaro, dit le comte, vois ces pauvres enfants, ils versent des larmes, ils sont malheureux parce que leur

gagne-pain, leur harpe, a été mise en pièces par un méchant.

—Il faut la remplacer s'écria la comtesse.

—C'est bien là ma pensée.

—J'en possède une assez bonne, je suis heureuse de la leur offrir.

Appelant un domestique elle lui donna un ordre. Pendant que celui-ci l'exécutait le comte de Bellafiori dit en se tournant vers les enfants :

—Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais, mes pauvres petits. Un jour, près de Vintimille, j'ai vu l'un de vous donner une piécette blanche, toute votre fortune, hélas ! à un malheureux aveugle. Vous lui avez recommandé de prier pour vos parents défunts. J'ai entendu vos paroles, caché derrière un bosquet d'eucalyptus. Dieu m'a placé sur votre route pour me permettre de réparer le dommage qu'on vous a fait. A l'avenir ayez toujours votre foi et le ciel vous bénira.

Le domestique venait d'apporter la harpe.

A sa vue, les petits pifferari sautèrent de joie.

—Elle est plus belle que la nôtre, s'écrièrent-ils, beaucoup plus belle !

Giacomo voulut l'essayer. Il joua un gai morceau et Lionello l'accompagna en chantant et en dansant, ce qui ravit de plaisir le petit Gemaro.

Le comte Bellafiori les congédia ensuite, après leur avoir donné plusieurs pièces blanches.

En franchissant la grille de la villa, Lionello dit à son frère :

—Ah ! que nous sommes heureux ! le bon Dieu nous a récompensés de notre aumône au pauvre aveugle. Sais-tu ce que j'ai pensé ?

—Dis-le, Lionello,

—Eh bien ! J'ai pensé que cet aveugle pourrait bien être le bon Dieu en personne conduit par un ange.

—Détrompe-toi, petit, c'était un pauvre homme. Notre mère avait raison en nous recommandant d'être bons et charitables. Comme nous la consolons en lui apportant nos richesses !

—Oui frère, s'écria Lionello, bénit soit le Seigneur, et
ewiva la Francia !

LUCIEN THOMIN.

UN BIENFAIT INESPERÉ

OU CONFIANCE EN MARIE RECOMPENSÉE

Grand'mère, nous voici au printemps et les rayons du soleil viennent enfin égayer notre chambre ! Ce serait bien le moment d'acheter quelque pot de réséda qui nous donnerait son parfum quand nous travaillerions près de la fenêtre. D'ailleurs, c'est demain le premier jour du mois de Mai et je voudrais avoir un bouquet à placer devant l'image de la Sainte-Vierge, puisque le mois lui est consacré. Voudriez-vous me donner de l'argent pour que je puisse aller faire ces petites acquisitions.

—Chère enfant, répondit la grand'mère avec tristesse et des larmes dans les yeux, il m'est bien pénible de ne pouvoir t'accorder ce que tu désires, pas même le peu qu'il te faudrait pour offrir un bouquet à la meilleure protectrice des malheureux : il ne me reste pas un centime et je ne puis te cacher plus longtemps la terreur qui me saisit devant le sort qui nous est réservé. Mes mains affaiblies par l'âge ne sont plus capables de se servir de l'aiguille qui nous faisait vivre. Malgré ta bonne volonté et l'adresse avec laquelle tu travailles, nous sommes depuis longtemps sans ouvrage. A Paris, il y a tant de gens qui sollicitent des secours que ceux qui n'osent parler de leur misère sont oubliés. D'ailleurs, le nombre des malheureux est si grand que la charité des âmes généreuses ne saurait découvrir tous les besoins.

—Grand'mère, pourquoi vous inquiéter autant et n'avoir pas plus de confiance en votre petite Catherine. Me voici forte et je puis travailler pour deux. Nous nous contenterons de bien peu et il nous suffirait de trouver de l'ouvrage. La Sainte Vierge, que vous priez avec tant de ferveur, ne vous abandonnera pas et je l'aime de si bon cœur qu'il me semble impossible qu'elle n'ait pas pitié de nous.

—A ton âge, chère enfant, j'aurais parlé comme toi ; tu

n'as pas encore l'expérience des souffrances de la vie, tu ne sais pas combien il est difficile d'échapper au malheur, quand il s'est abattu sur ceux qui n'ont plus d'autre ressource que la pitié des autres. Oui ! la Sainte Vierge seule peut nous venir en aide. Prions-la donc, ma petite Catherine, afin qu'elle nous aide à obtenir le travail qui suffirait à nos modestes besoins.

Catherine sauta au cou de sa grand'mère, qui la pressa sur son cœur, et toutes les deux s'agenouillèrent devant une vieille peinture enfumée qui représentait l'Immaculée Conception. Ce fut avec une fiévreuse émotion, causée par leur détresse, qu'elles récitèrent à haute voix un chapelet interrompu, après chaque dizaine, par une invocation particulière adressée par Catherine à la Sainte Vierge.

— Que de fois, dit la grand'mère après l'avoir terminé, que de fois j'ai repris courage en contemplant cette chère image, mais je ne me suis jamais trouvée dans une pareille nécessité. Que deviendrions-nous si le boulanger et la laitière refusaient de nous faire crédit. Je ne puis y penser sans épouvante.

A ce moment, le soleil qui montait à l'horizon vint éclairer le tableau. Malgré l'effacement de la vieille peinture, la figure de la Vierge, aimable entre toutes, se détacha de son obscurité, tellement bienveillante que la grand'mère ne put se défendre de l'espoir que la Vierge miséricordieuse avait agréé sa prière. Catherine, non moins frappée de la tendresse exprimée par l'image de Marie, s'écriait en même temps : " Voyez comme elle nous regarde d'une manière compatissante ! N'avais-je pas raison d'avoir confiance en sa bonté ? "

Quelques heures plus tard, un coup discret était frappé à la porte et les pauvres femmes voyaient entrer une dame riche du voisinage, Mme Séverin, pleine de bontés pour elles.

— Je n'ai pu venir vous voir depuis longtemps, à mon grand regret, dit Mme Séverin, car je sais que vous ne vous plaignez jamais. Avez-vous eu de l'ouvrage suffisamment pour entretenir votre petit ménage ? Répondez-moi franchement.

— Madame, votre bonté m'encourage à vous dire la vérité.

Depuis une quinzaine de jours, nous n'avons reçu aucun travail, je me trouve à bout de ressources et, tout à l'heure, nous étions agenouillées devant cette image de la Sainte Vierge, en la suppliant de venir à notre secours. C'est sans doute elle qui vous a inspiré la visite que vous daignez nous faire.

Ces mots attirèrent l'attention de Mme Séverin sur le vieux tableau. Le soleil, perçant les couches de poussière accumulées sur la toile, en détachait encore si favorablement la figure qu'elle attirait invinciblement à elle par le charme de son expression.

—Y a-t-il longtemps que vous possédez ce tableau ? dit Mme Séverin. D'où vient-il ?

—Il y a plus de trente ans que, passant un jour sur la place du marché, je l'ai aperçu au milieu d'un déballage de vieux mobilier ; je ne pus résister au désir de l'acheter, car il me charmait, quoiqu'il fut tellement couvert de poussière que l'on distinguait à peine les traits de la figure de la Sainte Vierge, je ne l'ai pas payé cher, et cependant je ne saurais vous dire combien j'y suis attachée.

—Cette ancienne peinture, reprit Mme Séverin, me plaît autant qu'à vous et, si je ne me trompe, elle doit avoir une assez grande valeur. Peut-être avez-vous là un trésor dont vous pourriez obtenir un bon prix ! Nous sommes liés avec un peintre très connaisseur, auquel je vais signaler votre tableau ; je le prierai de le voir et, s'il a le mérite que je lui suppose, il saura en tirer pour vous le meilleur parti possible.

Dès le lendemain, le peintre, prévenu par Mme Séverin, vint examiner le tableau.

—Bonne femme, dit-il, après l'avoir étudié avec le plus grand soin, ce tableau est excellent et signé par André del Sarto, l'un des plus illustres peintres de l'Italie ; il sera facile de trouver des acquéreurs d'une toile aussi importante.

Le récit de la découverte de ce magnifique tableau, oublié depuis si longtemps à Paris, le grand centre des arts, intéressera les amateurs et le prix qu'il atteindra vous sortira de l'état de gêne dans lequel vous paraissez être.

—Cet état de gêne n'est que trop réel et c'est lui seul qui peut me décider à me séparer de cette peinture, répondit la

grand'mère en étouffant une plainte, en même temps que des larmes longtemps contenues coulaient de ses yeux.

—Puisque vous y êtes autant attachée, reprit le peintre ému, il sera facile de vous en réserver une copie dont sera chargé l'acquéreur. Nos jeunes artistes excellent dans ces copies, et vous aurez la satisfaction de retrouver à toute heure les traits aimés de votre Vierge.

Les espérances rassurantes que ces promesses avaient apportées à la grand'mère et à sa petite fille furent, hélas! bientôt troublées... Le tableau avait été envoyé à la salle des ventes, et le tendre sourire de la miséricordieuse mère de Dieu n'était plus là pour rendre courage à ces pauvres femmes, quand le boulanger, lassé de leur fournir du pain sans être payé, vint les prévenir qu'il ne leur en livrerait plus avant que son compte ne fût acquitté.

Catherine était absente au moment de cette effrayante visite. Lorsqu'en rentrant elle s'approcha affectueusement de sa grand'mère pour l'embrasser, elle s'aperçut aussitôt de l'effroi qui bouleversait ses traits.

Qu'avez-vous? s'écria la jeune fille.—Qu'est-il arrivé? Quelqu'un des fournisseurs que nous ne pouvons plus payer est-il venu?

—Eh bien oui! chère petite, cette heure fatale que j'appréhendais est arrivée. Le boulanger refuse de nous fournir plus longtemps du pain, si nous ne lui payons pas ce que nous lui devons. Qu'allons-nous devenir? Il faut absolument te chercher une place. Quand à moi, privée de la compagnie et des soins de ma petite Catherine, il ne me restera qu'à mourir!

—Pourquoi, grand'mère, vous laisser aller à de telles craintes, lorsqu'on nous assure que votre tableau vaut beaucoup d'argent. Je vais prévenir Mme Séverin et lui dire que notre boulanger nous refuse un plus long crédit. Elle consentira aisément à garantir ce que nous lui devons jusqu'à la vente du tableau.

—Vas-y, chère enfant, mais, quel qu'il soit, le prix de cette vieille peinture ne changera pas notre position. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera dans quelques semaines ou dans quelques mois qu'il faudra te trouver une place.

—Courage, grand'mère ! s'écria Catherine en l'interrompant par ses caresses, courage ! La Sainte Vierge arrangera toutes choses de manière à ce que je ne vous quitte pas. Prriez-là, pendant que je serai chez Mme Séverin, afin que je ne vous rapporte que de bonnes nouvelles.

.....
—Grand'mère, dit-elle à son retour, Mme Séverin se charge de rassurer le boulanger. Nous pourrons retourner chez lui sans crainte. La vente du tableau produira bien plus que vous ne l'espérez, et cette bonne dame m'a chargée de vous le dire.

—Que la Sainte Vierge exauce ta confiance en elle, chère enfant. Si le prix de son image pouvait nous mettre à l'abri des premiers besoins, c'est pour toi que j'en serais heureuse.

Ce fut peu de jours après que le tableau fut mis aux enchères. Le peintre qui s'était occupé de cette vente avait habilement préparé ce petit événement artistique. Les journaux avaient annoncé la découverte du merveilleux tableau, signé par un des plus grands maîtres de l'école italienne.

—Les artistes et les amateurs étaient accourus pour le visiter ; l'admiration avait été générale et tous se trouvèrent réunis à la salle des ventes pour les enchères.

Ce jour-là, Mme Séverin vint chercher la grand'mère et Catherine, pensant que leur présence accroîtrait l'intérêt excité par cette découverte extraordinaire. Ce ne fut pas sans une vive émotion que les pauvres femmes revirent la Vierge aimée qui, pendant un si grand nombre d'années, avait été leur joie et leur consolation. Un premier nettoyage l'avait, en quelque sorte, métamorphosée et jamais elle n'avait paru leur sourire avec plus de bienveillance.

Leur cœur battit bien plus violemment encore quand elles entendirent le crieur annoncer un magnifique tableau de l'un des grands maîtres de l'école italienne, un André del Sarto récemment trouvé chez une pauvre famille qui en ignorait la valeur.

—A dix mille francs ! ajouta-t-il, à dix mille francs cette œuvre admirable !

Ce chiffre parut tellement extraordinaire à la grand'mère qu'elle crut avoir mal entendu. Mais le crieur avait à peine

achevé qu'une voix s'élevait pour répondre : "Dix mille francs !"

"Dix mille francs !" répéta le crieur promptement, interrompu par d'autres voix qui portèrent le tableau à vingt, à trente, à quarante mille francs !

La grand'mère était tellement stupéfaite qu'elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

—Je n'y comprends plus rien, dit-elle à Mme Séverin ; s'agit-il de mon tableau ?

—Oui ! c'est bien de lui qu'il s'agit, et ces prix, qui vous semblent étonnants, n'ont cependant pas encore atteint celui auquel votre tableau montera certainement.

En effet, pendant que la bonne grand'mère remerciait Dieu de cette fortune inespérée, qui allait lui permettre de conserver avec elle sa chère petite-fille et de lui procurer une existence moins pénible, de nouveaux amateurs vinrent surenchérir le merveilleux tableau, qui fut adjugé à cent quarante-deux mille francs.

Trente jours s'étaient à peine écoulés depuis celui où Catherine voulait offrir un bouquet à la Sainte Vierge pour l'ouverture de son mois et Catherine était récompensée de sa confiance et de son amour envers Marie. La grand'mère et la petite-fille étaient installées dans un joli appartement où l'air et le soleil pénétraient largement et des fenêtres duquel la vue s'étendait sur les jardins du Luxembourg. Le mobilier était fort simple, mais commode et entièrement neuf. Sur le mur de la chambre de la grand'mère, en face de la fenêtre, était placée une copie fidèle de la vierge d'André del Sarto.

Au-dessous est une console chargée de fleurs au milieu desquelles une petite lampe, allumée par la reconnaissance, brûle nuit et jour en l'honneur de la miséricordieuse protectrice de ceux qui recourent à elle. Le soir de ce beau jour, pour solenniser la clôture du mois de Marie, quatre flambeaux furent allumés et des prières non moins ferventes que reconnaissantes durent monter au ciel.

LA FÊTE-DIEU

ET LE RESPECT HUMAIN VAINCU.

Le trait suivant va nous montrer comment on se guérit du respect humain en assistant à la procession de la Fête-Dieu.

J'avais vingt-six ans lorsque, me trouvant de passage à Lyon, j'entendis, pour la première fois, parler de M. Vianney, le curé d'Ars. On racontait que ce saint prêtre attirait au confessionnal de son humble église de village une foule venue de loin et qui se renouvelait sans cesse. On allait là chercher la guérison de l'âme, comme on va auprès des grands médecins et des sources célèbres chercher la guérison du corps. L'idée me vint d'aller, moi aussi, à Ars. Je partis par une froide et brumeuse journée de novembre, poussé par la curiosité bien plus que par la piété. Quant à me confesser, je n'y songeais pas.

Cent personnes environ étaient groupées autour du confessionnal du curé d'Ars, lorsque j'entraï dans l'église. Les hommes étaient en majorité.

J'étais retourné à l'auberge et je me préparais à me mettre à table ; l'hôte me demanda si je voulais dîner en compagnie d'un ecclésiastique. "Pourquoi pas ?" dis-je.

Cinq minutes plus tard, je dinais en face d'un vénérable chanoine. La conversation roula naturellement sur le curé d'Ars.

—Croyez-vous, dis-je, monsieur le chanoine, que M. Vianney soit vraiment le confesseur expérimenté que l'on dit ?

—Je ne sais, répondit-il, s'il est expérimenté ; je le croirais plutôt inspiré de l'esprit de Dieu. Cet homme a le secret de

résoudre tous les doutes, de vaincre toutes les lâchetés. C'est merveilleux, c'est miraculeux. Vous le verrez et en jugerez par vous-même.

—Je ne crois pas, répondis-je en souriant. Mon intention n'est point de me confesser.

—Peut-être avez-vous tort, dit simplement le chanoine. Et nous parlâmes d'autre chose.

Le soir de ce jour, je sortais, à dix heures, du confessionnal du curé d'Ars.

—Habitez-vous votre ville natale ? m'avait dit, avant de me donner l'absolution, ce saint prêtre.

—Oui, mon père.

—Quelle en est la population ?

—Vingt mille habitants.

—Vous devez y être connu ?

—Parfaitement, et de presque tout le monde.

—C'est très bien. Pour votre pénitence sacramentelle, vous allez dire, avant de sortir de cette église, les actes de Foi, d'Espérance et de Charité ; mais ce n'est pas tout : vous assisterez, un des deux dimanches de la Fête-Dieu, dans votre ville natale, à la procession du Saint-Sacrement, en ayant soin de vous placer immédiatement après le dais. Allez en paix, mon enfant.

A une autre heure, dans une autre église, auprès d'un autre prêtre, j'aurais demandé respectueusement qu'on échangeât la seconde partie de cette pénitence contre une autre bonne œuvre, quelques prières, par exemple, ou une aumône.

En ce moment, le respect et l'émotion me fermèrent la bouche.

Le chanoine avait raison, le curé d'Ars était vraiment un confesseur à part. Il avait mis tout de suite le doigt sur la grande plaie de mon âme, sur le respect humain. En m'obligeant à un acte de religion aussi public que l'était l'assistance à une procession dans ma ville natale, il m'ordonnait un remède amer, violent, auquel répugnaient tous mes instincts, mais qui, précisément à cause de cela, devait être un remède salutaire.

En attendant, je me consolai par la pensée que cette redoutable pénitence était ajournée à six mois.

La procession de la Fête-Dieu est une des plus belles manifestations du culte catholique. Aujourd'hui, hélas ! il n'y a plus guère de villes où cette fête puisse se célébrer publiquement ; mais autrefois, dans un grand nombre de villes, elle revêtait un caractère de majesté religieuse vraiment imposant ; j'ai vu le dais abritant l'hostie sainte, suivi par la magistrature, deux ou trois généraux avec leurs aides de camp, le préfet, le maire, les conseillers municipaux et toute l'élite de la société. Le chrétien le plus lâche et le moins militant pouvait, sans trop de peine, se joindre à un aussi honorable cortège.

Malheureusement, il n'en était pas ainsi dans ma ville natale. La population n'était guère représentée à cette procession que par les enfants de l'école, les jeunes filles de la congrégation et une vingtaine d'ouvriers appartenant à une association religieuse.

Si le cortège était peu brillant, en revanche le parcours était long. Une grande partie des habitants, sans compter les étrangers, assistaient, les uns de leurs fenêtres, les autres sur les trottoirs ou du haut des vieux remparts, à ce défilé religieux.

Que penseraient et que diraient tous ces spectateurs en voyant le mondain Georges L. . . suivre le dais. A cette idée la sueur perlait littéralement sur mon front.

Et cependant je croyais de toutes les forces de mon âme au dogme eucharistique ; je sentais que tous les monarques du monde n'auraient fait que leur devoir en suivant, pieds nus et le front dans la poussière, les traces de Dieu caché sous les voiles sacramentels.

Cependant, le premier dimanche de la Fête-Dieu arriva. La procession a lieu, chez nous, à l'issue des vêpres. Pour m'aguerrir, j'assistai à cet office où je n'allais jamais, et je me plaçai bien en évidence et proche de l'autel. Hélas ! la chose me réussit mal. Une dame de ma connaissance ayant, par hasard sans doute, tourné les yeux de mon côté, il me sembla que tout le monde me regardait, que j'étais l'unique point de mire de l'assistance entière, que le clergé, marguil-

lers, sacristains, dames pieuses, bonnes femmes, dévotes et enfants se disaient les uns aux autres : "Voyez donc M. L. ! Que vient faire ici M. L. . . ?"

Cette préoccupation devint si troublante et si aveuglante, qu'elle me laissa à peine assez de liberté d'esprit pour m'apercevoir que la procession s'organisait dans l'église et qu'elle allait en franchir les portes.

Le dais passa devant moi, je n'osai pas, et remis au dimanche suivant la corvée.

Pardon ! mon Dieu ! Oui, il a été un temps où j'ai regardé comme une corvée l'honneur insigne que vous faites à un pécheur en lui permettant de vous accompagner.

La nuit suivante, je fus pris d'un fort accès de fièvre, auxquels les émotions de la veille ne devaient pas être étrangères. Le croira-t-on ? Je me réjouis de cet accident, je souhaitai qu'il s'aggravât, se prolongeât, m'obligeât à garder la chambre une dizaine de jours. A l'impossible, nul n'était tenu, je serai dégagé de l'obligation de suivre la procession.

L'accès de fièvre passa et ne revint pas. Ce qui arriva au galop, ce fut le dimanche. Rarement une semaine me parut aussi courte que celle-là.

Quelle ne fut pas ma joie, le dimanche, — je l'avoue à ma honte, — en constatant l'état du ciel ! Des nuages blafards, sinistres, livides, s'amoncelaient lentement sur tous les points de l'horizon. Il n'était pas nécessaire d'être fort en météorologie pour s'apercevoir qu'un violent orage se préparait. Les nuages allaient s'épaissir, s'étendre et se répandre en torrents de pluie et de grêle. La cérémonie n'aurait pas lieu.

Bref, la procession sortit cependant, et, prenant mon courage à deux mains, plus mort que vif, je me plaçai derrière le dais.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas les deux heures que j'ai passées là. Mon front était inondé d'une sueur froide, mes jambes fléchissaient sous moi. De temps en temps, je faisais appel à ma foi et essayais de prier. Les lèvres seules prononçaient les paroles liturgiques. Je m'étais promis de ne pas lever la tête. Je fus fidèle à cette résolution.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés lorsque je reçus la visite de M. Laferrière, un jeune membre du tribunal, très apprécié déjà pour son talent, sa droiture et la sûreté de ses relations, il me proposa, sans préambule, de me joindre à lui et à un autre de ses amis pour fonder dans la ville une conférence de Saint-Vincent de Paul.

On devine mes objections. Il répondit victorieusement.

—Comment ! s'écria-t-il, vous avez assez de foi et de piété pour accompagner, seul de votre côté, une procession et vous refuseriez de vous joindre à nous !

Je finis par me rendre et promis mon concours.

Dans la route du bien comme dans celle du mal, il n'y a que le premier pas qui coûte. Soutenu par deux chrétiens énergiques, fortifié par les sacrements dont je m'approchai, à l'exemple de mes confrères, tous les mois, je parvins à vaincre peu à peu cet odieux respect humain.

Deux ans suffirent pour établir dans ma ville natale une conférence de Saint-Vincent de Paul composée de trente jeunes gens appartenant aux meilleures familles du pays. Il n'y a pas longtemps, nous avons suivi tous ensemble, les deux dimanches de la Fête-Dieu, le dais qui abritait le Saint-Sacrement. Nous étions recueillis, saintement joyeux, un peu fiers peut-être, si je juge des autres par moi-même.

LE CHEMIN DU CŒUR ou les CADEAUX DE NOËL

Baptiste L... était un ouvrier de Grenelle qui avait reçu jadis une certaine éducation. Des malheurs de famille l'avaient contraint de chercher un métier, il était entré à l'usine Cail.

Un jour, il fit un faux pas, tendit ses mains en avant pour amortir sa chute, et sa main droite alla malheureusement s'étendre sur un morceau de fer rouge qui le brûla jusqu'à l'os. Le malheureux subit l'amputation avec courage; mais il ne souffrit pas avec un courage égal une infertune qui le privait, lui, sa femme et ses quatre enfants, du pain quotidien; ses plaintes s'exhalèrent en affreux blasphèmes. Informée de sa triste situation par une bonne sœur de charité, la comtesse X... se hâta d'accourir. Elle prodigua avec ses secours les bonnes paroles, multiplia ses visites, ses cadeaux, ses encouragements.

L'ouvrier la recevait froidement, acceptait tout poliment, remerciait sèchement et, dès que la charitable jeune comtesse avait franchi le seuil de la mansarde, il se tournait vers sa femme et lui disait d'un ton railleur :

—Hein ! ils ont un fier besoin de nous, les aristocrates; on voit bien que les élections sont proches : ils nous apportent la pâtée; mais le vote de Baptiste ne se paye pas avec l'argent des jésuites.

Tout en partageant les sentiments de son mari, Annette ne parlait pas comme lui. Elle faisait bonne mine à la comtesse, afin que les dons en faveur de ses enfants fussent augmentés.

Mais son cœur restait fermé et la généreuse bienfaitrice ne se faisait pas illusion sur les vrais sentiments de sa protégée.

Noël arriva... Depuis quinze jours, la machine à coudre ne cessait de faire entendre ses tics-tacs. C'était à ne pouvoir dormir durant la nuit entière dans la maison.

—Qu'avez-vous donc à travailler ainsi, Annette? demandaient les voisines. Nous allons vous conduire au Père-Lachaise, bien sûr, si vous continuez à vous fatiguer comme ça!

—J'ai, j'ai que voici bientôt Noël, et que je ne veux pas voir pleurer mes enfants comme l'an passé. Ils ont eu les mains vides pendant que les autres avaient les mains pleines de jouets et de bonbons : cela m'a fendu le cœur et je leur ai juré que le Noël de cette année les dédommagerait. Je travaille pour remplir mon serment.

L'homme propose et Dieu dispose. Notre Annette travailla avec tant de précipitation qu'un beau soir sa machine à coudre cassa.

Plus de travail, plus de pain. Adieu les cadeaux de Noël! O malheur! les enfants allaient pleurer...

L'ouvrière fit contre mauvaise fortune bon cœur; elle porta vite son gagne-pain à la réparation; mais on la fit attendre et on lui fit payer 15 francs, 15 francs, hélas!

—Quel guignon d'être malheureuse! murmurait la pauvre mère en pleurant.

Ce Noël allait être, bien certainement, encore plus triste que celui de l'année précédente. La veille au soir, Anna et les enfants mirent leurs petites chaussures sous la cheminée.

Mille précautions furent prises pour les placer au bon endroit : une étude attentive des lieux indiquait que le petit Jésus viendrait par ci... par là... Il y avait eu des contestations et des disputes entre les mioches. Le cadet n'avait pas craint de troubler l'ordre et de changer la topographie des souliers. Anna, qui s'en aperçut en faisant une ronde à la dérobee, fit un tintamarre d'enfer qui nécessita l'intervention de papa et de maman.

—Comme ils vont être cruellement déçus, demain matin! pensait Annette avec angoisse. Mon cœur se fend...

Ce ne fut point sans peine que l'on décida les petits à aller se coucher; ils restaient là, bouches béantes, devant le tuyau de la cheminée, qui subit vingt fois leur inspection. Ils auraient volontiers passé la nuit à attendre le petit Jésus.

Couchés sur leurs pauvres petits matelas, la discussion ne cessa point. Ils firent des projets, des échanges, ils jasèrent, se disputèrent.

—Tu me prêteras ton pantin, n'est-ce pas ?

—Et toi ta poupée.

—Moi, j'aime mieux les bonbons.

—Ah ça ? est-ce que vous n'allez pas bientôt dormir ? gronda la grosse voix de Baptiste.

—Papa, papa, appelle-nous quand Noël viendra et nous allons dormir.

—Maman, tu nous réveilleras bien sûr ? hein !

—Oui, mes chéris ; mais dormez donc !

Quand le silence se fut établi Annette dit à Baptiste :

—Je n'ai rien à leur donner, ma bourse est à sec. Pauvres petits !

—Malheur de malheur ! faut-il avoir du guignon d'être pauvre !

Annette et Baptiste pleurèrent en voyant l'étalage des chaussures des enfants.

Tout à coup, sans dire un mot, Baptiste se leva et sortit.

Il passa devant les magasins étincelants de lumière, s'arrêta aux splendides étalages.

—Passons, dit-il, je suis trop pauvre pour entrer là. Il porta ses pas du côté des petites boutiques en planches, éche lonnées le long des boulevards et bourrées de jouets. Avisant une boutique à treize sous, il entra, et, s'approchant du patron, il lui dit à l'oreille :

—Je suis un brave ouvrier, j'ai quatre enfants ; une grande dame nous protège (cet aveu lui coûtait les yeux de la tête) ; je voudrais bien avoir, à crédit, quelque objet à bon marché. Monsieur, vous pouvez voir... je demeure à...

C'était insensé.

Le patron ne le laissa pas achever.

—La maison ne fait pas à crédit, monsieur... inutile !... A treize sous ! Boutique à treize sous ! Bon marché sans exemple.

Quand Baptiste revint à la mansarde, il était comme ivre ; les poings fermés, il s'écriait :

—A-t-on du malheur d'être pauvre !

Les cloches de la messe de minuit sonnaient à toute volée et joyeusement.

Annette entendit frapper à la porte ; elle courut ouvrir : la comtesse entra.

— Quoi ! vous à cette heure ?

— Oui, j'ai pensé à vos chéris... Je n'ai qu'un instant ; ma voiture est en bas qui m'attend pour me conduire à Sainte-Clotilde, où je vais entendre la messe de minuit.

Oh ! comme ils dorment d'un sommeil paisible, ces chers petits enfants du bon Dieu ! Ils seront bien contents demain... Tenez, voilà pour eux.

La comtesse tendit un paquet et, enveloppée de son manteau ramené autour d'elle, descendit rapidement l'escalier.

Scène d'une minute à peine.

Un coup de couteau à travers une ficelle, et le paquet éventré étala ses merveilles. Il y avait des poupées, des pantins, des dragées, des oranges, du chocolat, des bonbons, tout un assortiment de bonnes et belles choses à admirer, à conserver, à croquer.

Baptiste et Annette n'y voyaient plus : ils pleuraient, ils sanglotaient.

— Ces chers petits ! comme ils seront heureux au réveil !

Les chaussures ne furent pas assez longues, larges et hautes pour recevoir les dons du petit Jésus ; le devant de la cheminée fut garni d'objets inconnus à la mansarde. Je vous laisse à penser la joie, les exclamations, les explosions, les cris, l'aube venue.

Annette et Baptiste dévoraient des yeux les enfants ; ils riaient, trépignaient, s'embrassaient, pleuraient.

Quand la comtesse revint (au bout de trois jours), Baptiste lui baisa les mains et lui dit, les larmes aux yeux :

— Madame, vous nous aimez puisque vous aimez nos enfants. Nous vous serons tous reconnaissants jusqu'à la mort.

Huit jours après, Baptiste, Annette et leurs enfants allaient la messe de la paroisse.

La charité de Mme de X... avait trouvé le chemin du sur.

UNE

COMMUNICATION DU PAPE PIE IX SUR LE GRAND FAIT DU 8 DÉCEMBRE 1854.

S. S. Pie IX, étant allé visiter à Imola, en 1857, l'asile qu'il y avait fondé et confié aux sœurs du Bon Pasteur d'Angers, voulut bien dire à ces religieuses quelles avaient été ses impressions au moment de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854. La Supérieure transcrivit l'entretien aussitôt après, et la presse l'a reproduit.

“ Après la cérémonie du baisement du pied, dit la Supérieure, Pie IX témoigna le désir de visiter toutes les parties du monastère que lui-même avait fait construire, guidant l'architecte dans les plus petits détails. afin que tout fût bien approprié à la destination de la maison et au *coutumier* de la communauté.

“ Tandis que les cardinaux, les évêques, les prélats de la suite de Sa Sainteté, conduits par deux des quatre religieuses, étaient allés voir un bâtiment isolé et nouvellement construit, Pie IX visita, avec les deux autres, le second étage. Une salle était ouverte qui n'avait pas encore reçu de destination; Pie IX y entra, et, d'un signe de la main, il fit comprendre aux Sœurs qu'il voulait s'y arrêter un moment pour s'entretenir plus intimement avec elles. Il ne s'y trouvait aucun meuble, pas même une chaise pour Sa Sainteté.

“ Se trouvant debout et sans appui, dit la narratrice, le Saint-Père nous entretint avec beaucoup de simplicité des événements qui s'étaient passés depuis son départ d'Imola et son élévation au siège de saint Pierre. Lorsqu'il en vint au grand acte du 8 décembre 1854, me sentant tout à l'aise près de cette majesté si grande et pourtant si humble et si accueillante, je me hasardai à dire : “ Très-Saint Père, ne serait-il pas indiscret de demander à Votre Sainteté les

sentiments qui émurent son âme lorsqu'elle prononça les paroles du décret proclamant que la Très-Sainte Vierge a été préservée de la tache du péché d'origine?"

A cette demande inattendue, le Saint-Père me regarda avec bonté et me dit en souriant : "Ne voilà t-il pas que Marie des Anges veut imprimer sa propre direction à la conversation du Pape?"

Son regard aussi doux que pénétrant se reposa un instant sur nous, et il reprit du ton le plus bienveillant :

"Vous pensez sans doute, ma fille, que le Pape fut ravi en extase et que Marie-Immaculée lui apparut en ce moment solennel ?

—Très-Saint Père, il n'y aurait rien d'étonnant que la Très-Sainte Vierge se fût manifestée à Votre Sainteté, alors que vous la glorifiez d'une manière si éclatante, alors que vous ordonnez à l'univers entier et à tous les âges à venir, de croire que son entière pureté n'a jamais souffert la moindre tache.

—Eh! bien, non, je n'ai eu ni extase, ni vision. Mais ce que j'ai éprouvé, mais ce que j'ai appris en confirmant le dogme de l'Immaculée-Conception, en le définissant, en le promulguant, nulle langue humaine ne pourrait l'exprimer.

"Quand je commençai à prononcer le décret, je sentais ma voix impuissante à se faire entendre à l'immense multitude qui se pressait dans la basilique vaticane (50,000 personnes). Mais quand je fus arrivé aux paroles de la définition, Dieu donna à la voix de son Vicaire une telle force et une étendue si surnaturelle que toute la basilique en retentit.

"Je fus si impressionné de ce secours divin, continua Sa Sainteté avec une émotion que nous partagions, que je fus forcé de m'arrêter un instant pour donner libre cours à mes larmes.

"Puis, tandis que Dieu proclamait le dogme par la bouche de son indigne Vicaire, il donna à mon esprit une connaissance si claire et si étendue de la pureté incomparable de la Très-Sainte Vierge, qu'abîmée dans la profondeur de cette connaissance, qu'aucune expression ni comparaison ne peuvent rendre, mon âme fut inondée de délices inénarrables, de délices qui ne sont point de la terre, qui semblent

ne pouvoir être expérimentées qu'au Ciel. Aucune joie, aucun bonheur ici-bas, ne pourront jamais en donner la moindre idée. Je ne crains pas de le dire, il fallait au Vicaire de Jésus-Christ une grâce spéciale pour ne pas mourir de bonheur sous l'impression de cette connaissance et de ce sentiment de la beauté incomparable de Marie-Immaculée."

Puis, voulant se mettre à notre portée, Pie IX continua : " Vous avez été heureuse, bien heureuse, ma fille, au jour de votre première communion, plus heureuse encore au jour de votre profession religieuse. Moi-même je connus ce que c'est que le bonheur au jour de mon ordination sacerdotale. Eh ! bien, réunissons ces bonheurs ensemble et d'autres semblables, multiplions-les sans mesure, pour n'en faire qu'un seul et même bonheur, et vous aurez une petite idée de ce qu'éprouva le pape, le 8 décembre 1854."

Tandis que le Souverain Pontife rappelait dans son cœur ce souvenir et nous parlait de la sorte, sa personne était comme transfigurée : et nous, émerveillées, les yeux pleins de larmes, le cœur tremblant d'émotion, nous disions, comme les apôtres au Thabor : " Oh ! qu'il fait bon d'être ici ! "

Hélas ! comme les apôtres aussi, Pie IX avait dû descendre aussitôt de ce ciel dans la vallée de larmes, où tant de combats et tant de douleurs ont vraiment fait de lui le pape-martyr."

Nous croyons devoir faire précéder la vie du Père Nempon, que nous commençons à publier dans les ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI, par les quelques pages suivantes empruntées au bel ouvrage de Louis Veillot, intitulé : *Cœ et là*. Elles serviront d'introduction à cette vie si intéressante et si admirable.

LES NOBLES CHEVALIERS DE DIEU

La ville du contraste et du vertige, l'université des sept péchés capitaux, Paris, renferme aussi des collèges d'apôtres et des séminaires de martyrs. Dans le pêle-mêle de ces maisons où le blasphème seul se souvient de Dieu, au milieu de ces écoles d'affaires, d'ambition et de plaisir, Paris contient des maisons de missionnaires, des écoles d'apostolat catholique, où la science que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, et je dis trop peu ; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours ! Il faut une guerre sans trêve contre un adversaire immortel, qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat il faut que le missionnaire se dépouille de tout. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair ; il la quitte, il ne lui appartient plus, et, selon toute apparence, il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux ; il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie ; il ira sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale ; où l'homme même, bien sou-

vent, n'a rien des hommes qu'il a connus, sauf les vices les plus grossiers et les plus accablantes misères.

Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opérera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour : il devra mourir à lui-même ; non-seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'esprit.

Le missionnaire n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête ; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens cachés sur un territoire immense, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers des périls incessants. Trois sortes d'ennemis l'entourent sans relâche : le climat, les bêtes féroces, et, les plus cruels de tous, les hommes. Si Dieu lui impose encore l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénûment terrible, et chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur et ces ardeurs premières qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur au pain de l'exil. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse, et qui n'ont pas fleuri. Il portera dans son âme ce deuil qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de l'Homme-Dieu, le deuil du père qui a enfanté des fils ingrats ! Contemplant ce peuple toujours infidèle, énumérant les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas ! les apostasies ; voyant le sang de Jésus devenu presque infécond par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il attendra dans son cœur un écho de l'éternel gémissement des envoyés de Dieu : *Curavimus Babylonem, et non est sanata !* Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès leur aurore : *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui.* Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue ; une mesure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la

terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau.

Telle est la vie du missionnaire. Suivant la nature elle est incompréhensible, et c'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort.

Qui nous expliquera pourquoi il se trouve toujours des hommes pour se consumer dans cet obscur et sanglant travail ; des hommes qui désirent cette vie, qui la cherchent, qui l'ont rêvée enfants, et qui, cachant à leur mère ce grand dessein, mais le nourrissant toujours, obtiennent de Dieu, à force de prières, qu'il soit accompli ? Ah ! c'est le secret du Ciel et le plus noble mystère de l'âme humaine. Jusqu'à la fin il y aura des hommes de sacrifice, illuminés d'une clarté divine, qui, les yeux tournés vers Jésus, sauront parfaitement ce que la foule des autres peut à peine comprendre. *In lumine tuo videbimus lumen* ; à la lumière de Dieu ils deviennent les joies de cette vie d'immolation pour Dieu ; ils les cherchent, ils les goûtent, ils veulent s'en assouvir ; le monde n'a point de chaînes de fleurs qui les empêchent de courir à ces nobles fers.

Au lendemain du Golgotha, lorsque les Juifs lapidaient le premier confesseur, lui, le visage rayonnant, il s'écriait : " Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu ! " Ne cherchons pas davantage ; l'attrait de la vie apostolique est là.

C'est qu'à travers les mille angoisses de cette vie, les missionnaires courent à la conquête des âmes ; c'est qu'ils annoncent Jésus-Christ et le font connaître ; c'est que jamais l'aridité du sol n'a pu refuser toute la semence ; c'est, enfin, qu'ils emportent leur Christ sur la poitrine et qu'ils le voient dans les cieux. Du fond des cachots, du haut des bûchers, du milieu des prétoires, au sein des vastes solitudes, dans les ombres de la nuit, parmi les périls de la mer, voilà leur consolation et leur force : *Video cælos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei*.

Et voilà pourquoi il y a des écoles de martyrs dans Paris même, et pourquoi elles sont toutes remplies.

Entrons dans une de ces maisons. Fondé il y a deux

siècles, le Séminaire des Missions étrangères, fermé par la Révolution, s'est relevé plus florissant. Tertullien disait aux persécuteurs de l'Église naissante : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens !* Ouvrez les yeux : ici ont frappé la flèche du sauvage, le fouet et la hache du mandarin, le couperet du révolutionnaire ; ici ont triomphé la torche et le marteau. Les murs sont rebâtis, le jardin est plein de fleurs, il n'y a point de cellule vide. Deux sources intarissables sont ouvertes ici : l'une est la chapelle, l'humble temple du Dieu vivant, où l'on immole tous les jours la Victime qui ôte les péchés du monde ; l'autre est la *chambre des martyrs*, où l'on garde les reliques des membres de la communauté qui ont confessé Dieu par la perte de la vie. Là sont les glaives qui les ont frappés, les cangues et les chaînes qu'ils ont portées, les cordes et les fouets qui ont déchiré leur chair, les linges teints de leur sang, quelques restes de leurs haillons, quelques débris de leurs ossements sacrés qui, probablement, dès ce bas monde, ont tressailli à la vue du Fils de Dieu. Dans tous les cœurs ces trésors ont allumé un feu qui ne s'éteindra pas.

C'est fête au séminaire. Quatre jeunes prêtres partiront demain, et l'on fait ce soir la cérémonie des adieux.

Il est huit heures. La communauté entoure une statue de la sainte Vierge, élevée dans le jardin sous un humble dôme de treillages. On chante *Magnificat*. Écoutez : *Beatam me dicent omnes generationes*. De quel flot de délices, en ce moment solennel, cette parole doit réjouir des âmes appelées à porter aux extrémités du monde le nom et la gloire de Marie, afin que toutes les générations la proclament bienheureuse ; ils sont là, debout, comme déjà en route, ces bons anges de la vérité sainte, chargés de la miséricorde de Dieu, et qui vont vers les peuples endormis à l'ombre de la mort, pour leur donner Marie et Jésus : *Esurientes implevit bonis !*

Après *Magnificat* et l'*Ave, maris stella*, ils quittent ce jardin, ce lieu de délassement et de repos, où ils ont passé quelques courtes années dans l'apprentissage d'une vie qui n'aura plus ni délassement ni repos. Ils se rendent à la chapelle. L'étroite enceinte est remplie. Pas de pompe, pas d'ornement à l'autel ; une pauvreté tout apostolique. Point de splendeur

non plus dans l'auditoire ! Les amis et les parents des missionnaires n'appartiennent guère au grand monde. On y voit des soldats, des domestiques, des gens de travail et de petite condition, des Frères de la Doctrine chrétienne, quelques prêtres.

On fait la prière et les exercices du soir, suivant les usages de la communauté. Cette prière est la prière ordinaire, si simple, toujours sublime, éclatante ici de soudaines clartés. Prière pour les bienfaiteurs, prière pour les ennemis, prière pour les pauvres, les prisonniers, les affligés, les *voyageurs*, les malades, les agonisants et tous ceux qui sont dans l'oppression et dans la douleur ; prière pour les défunts ; examen de conscience... O noblesse de la vie chrétienne !

Après la prière on indique le point de méditation sur l'Évangile du lendemain. Par rencontre cet Évangile est la parabole des ouvriers que le père de famille envoie à sa vigne : *Et dixit illis : Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.* Quelle lumière ! *Allez à ma vigne !* Depuis dix-huit siècles cette parole a poussé les hérauts de l'Évangile sur tous les chemins de la terre, et partout ils ont planté l'arbre divin qui nourrit pour la vie éternelle.

Les prières sont terminées, la cérémonie des adieux commence. Le supérieur adresse une courte allocution aux jeunes missionnaires. C'est moins lui qui parle que les livres sacrés, dont il emprunte le langage simple et profond.

Il leur dit ce qu'ils auront à faire, les ennemis qu'il faudra vaincre. " Quels ennemis ? Le monde, l'enfer et vous-mêmes : l'enfer, à qui vous voulez arracher le monde ; le monde, qui ne veut pas être délivré ; vous-mêmes, qui ne pouvez triompher de l'enfer et du monde que par une continuelle victoire sur vous, sur la vanité des pensées humaines, sur l'excès des fatigues, sur le désir du repos, sur les besoins de votre corps et sur ceux de votre cœur ! La sagesse humaine vous traitera de fous, et vous l'êtes en effet : *Stulti propter Christum* ; l'enfer vous tendra des pièges ; le monde vous regardera comme des séditeux. Vous serez repoussés, battus de verges, emprisonnés ; vous serez mis sur la croix... Heureux ceux d'entre vous qui partageront tous les opprobres du divin Maître, et qui, comme lui, attachés sur l'ins-

trument du supplice, pourront prier comme lui pour leurs bourreaux : *Expandi manus meas ad Dominum !*”

Il y a donc des hommes qui peuvent tenir un pareil langage et d'autres qui peuvent l'entendre ! Et ce ne sont pas des formes de rhétorique arrangées à plaisir, c'est la vérité toute simple et toute pure ! Ils sont là ; ils iront ainsi, ils souffriront et mourront ainsi ; et l'unique sentiment de leur cœur est une immense et joyeuse reconnaissance pour CÉLUI qui les appelle à cette vie et qui leur promet cette mort.

Les missionnaires se placent debout devant l'autel. Ils sont quatre ; le plus âgé a vingt-cinq ans : M. Féron, M. Métayer, M. Guillon, M. Rousseille. Quatre familles inscrites au livre d'or de la noblesse éternelle ! Une joie surabondante rayonne à travers la modestie de ces héros. M. Rousseille est destiné pour Hong-Kong, M. Métayer pour un autre point de la Chine, M. Guillon pour la Cochinchine, M. Féron pour la Corée. Ces deux dernières missions sont particulièrement dures et périlleuses ; en Corée surtout la persécution est active et sanglante. M. Féron, dès l'âge le plus tendre, avait aspiré à cette terre qui dévore ses apôtres. Peu de jours seulement avant le départ, il a su qu'elle lui serait accordée.

Ils sont donc là, devant l'autel, victimes heureuses et pures. Le chœur chante ces belles paroles qui appartiennent à la fois à la loi ancienne et à la loi nouvelle, et que saint Paul, l'Apôtre des nations, a prises des prophètes Isaïe et Nahum : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Et, pendant ce chant, les missionnaires d'abord, et ensuite tous les assistants, viennent baiser à genoux ces pieds heureux qui porteront au loin la bonne nouvelle et la paix du Seigneur.

J'assistais un soir, il y a quelques années, à pareille cérémonie. C'était, je me le rappelle, en plein carnaval. Non loin de la maison des Missionnaires j'avais vu les masques se presser à la porte d'un bal public. Au milieu du bruit des équipages la rue retentissait de cris avinés. Ce soir-là ils étaient sept qui devaient partir. Les clameurs de la rue ajoutaient, s'il était possible, au sentiment de vénération avec lequel nos lèvres se posaient sur ces pieds où la bone allait devenir une parure plus brillante et plus précieuse que l'or.

Tout à coup, du milieu des autres assistants, un vieillard s'avança, marchant avec peine. L'un des directeurs de la Communauté, revenu des missions, où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle et fit faiblir les voix. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard avançait lentement. Arrivé à l'autel, il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouilla, ou plutôt se prosterna ; il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme, qui regardait au ciel ; il y pressa son front et ses cheveux blancs ; et enfin il laissa échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs, et que je ne me rappelle jamais sans me sentir pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils. Et ce fils était le second que cet Abraham sacrifié donnait ainsi à Dieu, et il ne lui en restait point d'autre...

On aida le vieillard à se relever. Il baisa encore les pieds des deux missionnaires qui suivaient son cher enfant, et il revint à sa place. Le chœur, un moment interrompu, chantait : *Laudate, pueri, Dominum.*

L'ÂME
D'UN
MISSIONNAIRE.

VIE DU P. NEMPON

Missionnaire apostolique du Tonkin occidental

PAR

L'ABBÉ GUSTAVE MONTEUUIS

LICENCIÉ ÈS LETTRES

Professeur de Philosophie à l'Institution de Notre-Dame des Dunes
(Dunkerque).

Préface de Mgr BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE.

“Dieu et les âmes.”
(Devise du P. Nempou.)

DECLARATION

Les épithètes de *saint* ou de *martyr* que nous avons employées au cours de cette Biographie expriment notre admiration pour les personnages auxquels nous les avons appliquées. Nous nous garderions bien d'enfreindre les sages prescriptions du pape Urbain VIII, en anticipant sur le jugement de la sainte Église à qui seule il appartient de glorifier ses "*Saints*" et ses "*Martyrs*."

En la fête de saint Louis de Gonzague, ce 21 juin, 1892.

GUSTAVE MONTEMUIS.

P R E F A C E .

Il m'a été demandé de présenter ce livre au public. Ce m'est une joie de le faire, parce que je suis certain que c'est plus qu'un service rendu à un ami, c'est une bonne œuvre exercée envers tous ceux que j'anrai engagés à le lire.

L'auteur, professeur de philosophie dans un de nos collèges ecclésiastiques, est un des fils distingués de notre Université Catholique de Lille ; et l'étudiant d'autrefois nous est déjà un sûr garant pour l'écrivain d'aujourd'hui.

La belle vie qu'il raconte, il en a été en partie le témoin et ensuite le confident, avant d'en être l'historien. Il vit encore aux mêmes lieux où Louis Nemon vécut vingt ans, auprès de ce qu'il a laissé de plus cher en ce monde. Il a reçu et possédé le trésor de ses lettres, lettres incomparables, toutes palpitantes encore du souffle de l'apôtre. Je pouvais donc être assuré que ni la lumière ni la chaleur ne manqueraient à ces pages, et qu'elles porteraient le double et nécessaire caractère de toute histoire digne de ce nom : la vérité et la vie.

Elles ont dépassé mon attente, et c'est d'un cœur sincère que je viens dire simplement combien ce livre m'a édifié, et charmé, et remué. C'est bien, selon son titre, "l'Ame d'un Missionnaire," qui transpire dans ce portrait, l'âme d'un jeune prêtre d'élite devenu un vaillant apôtre, et à qui n'a manqué qu'une plus longue vie, pour être, selon son désir et son espérance, un martyr.

Voici donc un enfant qui, dès sa douzième année, a, lui aussi, comme les Perboyre, les Chanel, les Théophane Vénard, les Just de Bretenières, entendu l'appel d'en haut : "Tu seras missionnaire !" Mais pour atteindre cette hauteur vers laquelle s'oriente désormais la pointe aimantée de son cœur, il lui faudra marcher par-dessus tous les plus chers amours de la vie. Il lui faudra s'arracher aux bras de son

père, de son frère, de ses amis, et surtout de sa mère, une mère de douleurs, qui bientôt se trouvera n'avoir plus au monde que lui, et lui à quatre mille lieues de son foyer et de ses tombes ! Cette lutte intime est tout un drame ; et je ne connais pas de scène plus poignante que celle, par exemple, qui se passe à Dunkerque, une nuit, à côté du cercueil du père, entre le jeune sous-diacre du séminaire des Missions et cette femme forte qui, là encore, en son nom et en celui du cher défunt qu'elle vient de perdre, trouve dans sa foi le courage de s'oublier, pour bénir de nouveau la vocation de son fils et lui redonner congé de la laisser et de partir. Elle sait pourtant que son fils la quitte pour toujours ; car à ceux qui, à l'heure du départ lui disent " au revoir ! " le missionnaire répond : " Non, adieu, je me rends au Tonkin pour " y vivre et y mourir ! "

Après cette lutte contre son cœur, s'engage celle contre sa santé, une lutte implacable entre les ardeurs de l'âme et les défaillances du corps, laquelle dévore et consume ses dernières années. Mais, hélas ! cette fois, la mort vainquit l'amour. Louis Nempon expira à l'âge de vingt-sept ans, dans un élan de charité pour Dieu et son prochain. " J'en ai pour quatre ou cinq ans, avait-il dit au départ. J'irai vite en besogne ; demandez à Dieu que je fasse beaucoup en peu de temps. "

Mais pendant ce peu de temps, il a beaucoup aimé et s'est beaucoup donné. Tel est le caractère propre de ce cœur ; c'est une flamme. Il a beaucoup aimé Dieu, par-dessus toute chose et par-dessus lui-même. On l'entendait dire : " O Jésus, vous savez avec quel bonheur je donnerais ma vie pour vous ! "

Après Dieu, c'est sa mère, qu'il a le plus aimée. Il l'a aimée en prêtre : à l'heure du départ elle le bénit, puis il la bénit lui-même ; et ce fut un sublime spectacle de les voir ainsi tour à tour tomber aux genoux l'un de l'autre. Il l'a aimée non seulement en fils, mais en enfant, lui envoyant dans ses lettres, par-dessus l'Océan, des expressions d'une tendresse si caressante qu'on ne les croirait pas d'un cœur de cet âge et de cette trempe. Mais il l'a aimée en même temps en héros et en saint, sacrifiant cet amour à un amour

supérieur, et remerciant cette mère surtout de ce qu'elle l'avait donné à Jésus-Christ sans retour.

Il a aimé son pays, sa nation, cette France lointaine, dont le Tonkin lui présentait une image d'autant plus chère qu'elle était plus malheureuse. Il a aimé aussi cette patrie plu intime, la Flandre maritime, Dunkerque ; et ses lettres nous le montrent interrogeant les vagues de la mer de Chine qui ont visité peut-être les Dunes de Rosendaël, pleines pour lui de tant de souvenirs tristes et doux.

Et puis, il a aimé prodigieusement les âmes, ces âmes d'infidèles ou ces âmes de néophytes auxquelles sa prédilection ne trouvait rien de comparable, et lui faisait dire qu'il était plus Annamite que les Annamites eux-mêmes. C'est pour Dieu et pour eux qu'il a aimé le travail, la faim, la soif, la pauvreté, les veilles, la souffrance, le sacrifice, la croix enfin qui l'enivrait de délices, selon son ardente devise : *Cruce hac inebriatri !*

Enfin il a aimé la volonté de Dieu par-dessus tout le reste, et lorsque cette volonté sainte lui a imposé le plus lourd de tous les sacrifices, celui de mourir dans son lit, loin des supplices entrevus, et des blessures rêvées, il a répugné d'abord à ce fade calice qui trompait ses désirs, puis il a dit son "*Fiat,*" n'y ajoutant que ce regret bien digne d'un tel apôtre : "Mourir, ça m'est égal ; " et pourtant je n'ai encore " rien fait pour le bon Dieu."

Faut-il achever ce portrait en disant que ce jeune homme si aimant est aussi un jeune homme très aimable, en qui la grâce a tous ses rayons comme toutes ses vertus ? Il est gai, il est vif, même au sein de ses souffrances ; il est plein d'entrain militaire au service de Dieu : "Vive Dieu et la joie toujours !" C'est l'*Hilarem datorem* que chérit le Seigneur. Il parle bien, il écrit bien, et chaque chose qu'il dépeint devient vivante sous sa plume. Il est musicien, il est poète pour célébrer ce qu'il nomme quelque part " la poésie sacrée du martyr." Ses lettres respirent une allégresse supérieure et communicative ; et comme le récit qu'on va lire n'est qu'un tissu habile et serré de ces mêmes lettres, nous vivons, avec elles, dans la société la plus charmante comme la plus édifiante qui se puisse souhaiter.

C'est le moindre des fruits qu'on en recueille. Mais combien on se sent fortifié par un tel exemple et animé à bénir Celui qui se suscite encore de pareils dévouements dans un siècle comme le nôtre ! Combien on est consolé de la lâche pusillanimité des inutiles du jour par l'énergie de ces jeunes volontaires d'une cause pour laquelle ils ont su combattre, souffrir et mourir !

Quand on les a devancés de si loin dans la vie, on éprouve, je le sens, une grande confusion de se trouver néanmoins tant en arrière de ces jeunes gens qui nous auront précédés dans le royaume des Cieux ; et alors, comme Fénelon, on prend Dieu à témoin que " c'est avec douleur qu'admirant " une telle œuvre, on ne sent ni le courage ni les forces " d'aller soi-même l'accomplir." Mais on peut bien, comme lui aussi, " souhaiter que s'allume, dans le cœur de quelque " saint prêtre, la flamme céleste dont un pécheur ne mérite " pas de brûler." Et si quelque chose au monde est capable de mettre au cœur ce feu apostolique, c'est bien assurément l'histoire d'une vie comme celle-ci, qu'aucun de ses lecteurs n'achèvera sans se sentir plus touché pour la gloire de Dieu, plus dévoué au salut des âmes, plus épris d'admiration pour un si beau modèle, et plus rempli de gratitude pour celui qui nous l'a fait aimer en nous le faisant si bien connaître.

J. BAUNARD,

Recteur de l'Université catholique de Lille.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES DU P. NEMPON

Sa naissance.—Son baptême.—Dunkerque.—La force de l'exemple : " Je veux faire comme mon père."—L'Institution Notre-Dame des Dunes.—L'écolier de huit ans : son caractère.—Vigilance et dévouement des parents.—Reconnaissance du fils.—L'autorité du père, les remontrances de la mère.—Le grand désir de M. et Mme Nempon.—Discretion motivée.—L'appel de Dieu : " Je veux aller prêcher bien loin, bien loin."—Coup providentiel : la guérison d'un frère.—La première communion.—Soldat et missionnaire.—Rêveries sur la plage : " Je voudrais mourir martyr."—L'amitié au collègue.—Piété filiale.—La séparation : " Ne me plains pas."

Louis-François Nempon naquit le 1er septembre 1862, à Hondschoote, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dunkerque. Enfant de cette ville, française par le souvenir de sa victoire, et flamande par le culte de ses traditions chrétiennes, Louis Nempon subit dans toute sa bienfaisante énergie cette double influence du patriotisme et de la foi : missionnaire de la France il portera au loin le nom et l'amour de la patrie, soldat de Jésus-Christ il gagnera des âmes à son Seigneur et Maître.

Les noms de Louis et de François qui lui furent donnés à son baptême, permettaient d'augurer ce que serait un jour cet enfant. Comprenant les obligations imposées par un tel patronage, il s'efforça de reproduire en sa vie les vertus de ses glorieux patrons : comme saint Louis de Gonzague, il prit un soin jaloux de son innocence et de sa vertu ; comme saint François-Xavier, il eut à cœur le triomphe de la Croix et le salut des âmes.

Quelques années après la naissance de son fils Louis, M. Nempon vint se fixer à Dunkerque. C'est à cette ville désormais que se rattachera pour lui le doux nom de patrie, bien que Hondschoote doive lui rester également cher, au double titre de la naissance et du baptême.

Louis fut initié de bonne heure aux diverses pratiques de la piété chrétienne, religieusement conservées dans notre Flandre. Il apprit à joindre ses petites mains, à former le signe de la croix, à présenter son front à la bénédiction paternelle ; puis, de sa bouche enfantine, il bégaya les doux noms de Jésus, Marie, Joseph ; et, enfin, au premier éveil de l'intelligence, il étudia les sublimes prières que le chrétien se fait une joie de redire matin et soir jusque dans la dernière vieillesse. Heureux ceux qui ont appris à croire et à prier ! La foi de leur enfance leur est une sauvegarde et un appui au jour des séductions de la jeunesse et des entraînements de l'adolescence.

Le succès de cette éducation chrétienne était d'autant plus assuré que le jeune Nempon trouvait dans la vie de ses parents à la fois un motif et une leçon de piété sincère. Combien hélas ! à qui l'on parle du catéchisme, de la prière et des sacrements, comme de pratiques qui s'imposent à leur simplicité. L'enfant ne comprend que trop ce langage ; et, bientôt, confondant cette religion provisoire avec les contes inventés pour effrayer ou charmer son ignorance, il règle sa manière de voir et d'agir sur la parole et la conduite des "grands".

Louis eut peut-être cédé à cette fâcheuse influence, si M. et Mme Nempon n'avaient appuyé leurs pieux avis d'exemples plus édifiants encore. " Je veux faire comme mon père, " disait-il souvent ; et il s'appliquait à imiter son père jusque dans les détails en apparence les plus indifférents. Chaque dimanche, Louis accompagnait ses parents aux offices de l'église Saint-Eloi, sa paroisse. Au moment de l'instruction, sa mère lui prenait son livre pour le forcer à prêter une religieuse attention à la parole de Dieu. Le sermon terminé, elle le lui remettait, et l'enfant reprenait le cours de ses prières. Un soir pourtant, Louis, après avoir reçu son paroissien, le déposa sur une chaise. Sa mère lui fit signe

de l'ouvrir. Il sembla ne pas s'en apercevoir : " Prends-
" donc ton livre, Louis, dit-elle."—" Quand papa aura pris
" le sien," répliqua l'enfant.—En effet, M. Nempon, réfléchis-
sant aux vérités qu'il venait d'entendre, se tenait les bras
croisés, ne se doutant guère que son enfant trouvât à redire
dans cette attitude. La mère ne pouvait entrer dans de plus
longues explications, et Louis attendit pour ouvrir son livre
que son père lui en eût donné l'exemple.

Lorsque Louis eut atteint sa huitième année, ses parents
songèrent à lui faire commencer ses études. Cette pensée
n'avait pas été étrangère à la détermination qu'avait prise
M. Nempon de venir s'établir à Dunkerque. Dans cette ville
se trouvait un collège chrétien, où les enfants pouvaient se
former aux sciences et aux vertus de leur âge, sans devoir
renoncer aux avantages de la vie de famille. L'institution
Notre-Dame des Dunes, placée sous le vocable de la Madone
chère aux Dunkerquois (1), avait été fondée le 8 décembre
1850, au lendemain de la Liberté d'Enseignement.

Au mois d'octobre 1870, M. Nempon présenta lui-même
son fils à M. l'abbé Durant, supérieur de l'Établissement.
Louis était encore trop jeune pour se laisser distraire de sa
vie d'écolier par les graves événements militaires et politi-
ques dont la France était alors le théâtre. Il prit son hum-
ble place sur les bancs du Cours Préparatoire et partagea
désormais son temps entre la classe et les jeux, entre la
maison et le collège.

Personne ne songeait alors à consigner les faits et gestes
du petit Louis pour fournir des éléments au premier chapi-
tre de sa Biographie. Son professeur de huitième nous a
pourtant communiqué l'impression qu'il a conservée de son
jeune élève : " Il était sans cesse en mouvement, dit-il ; tan-
" tôt il s'agitait sur son banc, tantôt il se levait brusquement
" au grand détriment de la discipline. Je lui pardonnais

(1) Le culte de Notre-Dame des Dunes remonte à l'année 1403, époque à laquelle fut trouvée sous les sables des " dunes", une humble statuette dont le nom indique assez l'origine. Le sanctuaire de la Vierge, connu sous le nom de " Petite Chapelle", voit affluer dans son enceinte, chaque jour de l'année et surtout pendant la neuvaïne de la Nativité, les marins du littoral et les populations de la Flandre entière.

“ pourtant ce crime, et d'autant plus volontiers, qu'il suffisait
“ d'un simple signe pour le remettre en place. Que voulez-
“ vous, les enfants ont leurs nerfs aussi !”

La vivacité, quand elle sait se plier à la règle et au devoir, est un élément favorable à l'action de la grâce divine ; les âmes molles et sans énergie ne lui offrent au contraire que peu de ressources. La vie du P. Nempon est une preuve de plus en faveur de ce principe d'éducation qu'il faut comprendre les enfants et discerner leur caractère avant de les conduire. Brusquer cette vive nature, c'était la décourager ou l'aigrir, c'était étouffer dans leur germe des vertus qui ne demandaient qu'à éclore, se développer et grandir.

Cependant M. Nempon, pour avoir confié son fils à de nouveaux maîtres, ne s'était pas cru déchargé de sa responsabilité de Père de famille. Dans la crainte que l'influence pernicieuse des mauvaises compagnies ne vint à compromettre l'œuvre si délicate d'une éducation vraiment chrétienne, il se réserva le soin de conduire lui-même son fils au collège : servitude pénible sans doute, mais dont il sera bien récompensé par la reconnaissance de son enfant. “ Croyez-vous, cher père, que j'oublierai jamais cette tendre
“ sollicitude qui vous faisait affronter le vent, la pluie, la
“ neige pour venir, quatre fois par jour et pendant si long-
“ temps, me chercher et me conduire au collège ? Vous crai-
“ gniez (et vous aviez raison) que cette bécue infecte qui,
“ hélas ! est maintenant inévitable dans les rues des grandes
“ villes, ne vint à souiller mon âme et à ternir mon inno-
“ cence.” — De même, aux jours de congé et pendant les vacances, M. Nempon se faisait un devoir d'accompagner ses enfants dans leurs promenades ou parties de plaisir. Abandonnant sa pharmacie à la garde d'un élève, il veillait sur son vrai trésor, ses deux fils, Emile et Louis. Ceux-ci y gagnaient le charme d'une plus longue course et la compagnie de leur bien-aimé père.

Rien ne sert d'écarter d'un enfant les ennemis du dehors, si l'on ne prend soin de le prémunir contre lui-même, contre ses caprices et sa légèreté. Ici les précautions sont d'autant plus nécessaires que l'ennemi est plus ignoré ; et souvent l'autorité paternelle doit s'imposer, pour maintenir l'enfant

dans la bonne voie et assurer ses progrès dans la science et la vertu. Louis reçut cette formation digne, ferme, sévère même, dont il garda à son père le plus reconnaissant souvenir. " Oh oui ! cher père, si à cette heure je suis au séminaire des Missions étrangères, c'est bien à vous que je le dois. Je n'aurai garde d'oublier les soins attentifs et parfois sévères de mon bien-aimé père. Sans ces rigueurs d'une âme éclairée, où en serais-je aujourd'hui ? L'exemple de plusieurs de mes anciens condisciples ne me le montre que trop. Merci donc et mille fois merci !... "

La mère, il est vrai, tempérait l'autorité paternelle par une action plus douce et plus affectueuse. Appelant son fils à part, elle lui faisait parfois des remontrances sur sa légèreté, son insouciance ou sa vivacité ; et l'enfant sortait de ces petits entretiens décidé à tout pour faire plaisir à sa mère et au bon Dieu. Le P. Nempou racontera à ses confrères ces petites scènes de famille. L'un d'eux, le P. Raymond, nous a révélé toute l'édification que lui avaient causée ces pieux souvenirs d'enfance : " Que de fois il me parlait de vous, écrit-il à sa mère, de l'éducation chrétienne que vous lui aviez donnée, de la vigilance extrême avec laquelle vous l'aviez conservé. Il m'avait fait pénétrer dans l'intérieur de votre famille. Il se souvenait encore des petits sermons que vous lui adressiez, lorsque, par sa légèreté, il avait fait quelque peine à son digne père : si vous étiez indulgente pour les manquements à votre égard vous étiez inflexible, disait-il, quand il s'agissait du cher papa. Voilà bien la part faite à la justice et à la miséricorde ; voilà bien la famille où Dieu commande, celle qu'il se réserve tout entière pour le ciel ! " Ainsi le respect n'était pas un obstacle à l'amour : l'autorité du père et la tendresse de la mère conservaient au foyer leurs droits respectifs, et le cœur de l'enfant s'ouvrait aux affections les plus pures en même temps que sa volonté s'affermissait dans la voie du devoir et la pratique du bien.

" Soyez sages, disaient parfois M. et Mme Nempou à leurs enfants, soyez sages et vertueux, et cela suffit. " Louis comprenait ce langage. Appréciant le bienfait de l'éducation au-dessus de tous les honneurs et de toutes les richesses,

il écrivait plus tard à ses parents. “ Les biens de la terre
“ n’ont jamais eu pour moi aucun attrait. Mon trésor, c’est
“ la foi que vous m’avez donnée. N’est-on pas riche quand
“ on a reçu de son père les exemples d’une probité reconnue
“ et d’une foi peu commune, quand on a hérité de lui les
“ vertus qui font l’homme et le chrétien? N’est-on pas riche
“ quand on a reçu de son père un cœur capable d’aimer, de
“ vouloir et de faire le bien ? ”

Louis n’avait pas deux ans que déjà sa mère l’avait consacré au Seigneur, le priant d’agréer cet holocauste et de prendre son enfant parmi les lévites de son sanctuaire, les prêtres de ses autels. Cette offrande était d’autant plus méritoire, ce sacrifice d’autant plus entier, que Louis était le seul survivant des trois premiers nés de la famille. A la naissance de son frère Emile, les parents renouvelèrent avec la même générosité cet acte de consécration. “ Que nous serions heureux, disaient-ils, si Dieu daignait les prendre tous deux à son service ! ” Toutefois, ils se faisaient une idée trop élevée de la sublimité du sacerdoce, ils connaissaient trop les difficiles devoirs que la vie du prêtre impose et les sacrifices qu’elle exige, pour préjuger de la volonté divine et introduire leur fils dans un sanctuaire réservé aux élus de Dieu. Et, lorsque l’enfant, sollicité par la grâce, leur eut manifesté ses secrètes aspirations, eux-mêmes s’appliquèrent à étudier sa vocation, observant sa conduite, surveillant ses démarches, interrogeant ses maîtres et ses disciples, pour s’assurer s’il était vraiment digne de la mission que Dieu semblait vouloir lui confier.

En effet, le Seigneur avait fait entendre sa voix au jeune Louis, comme autrefois à Samuel, dans le silence de la nuit et le secret du temple. Le P. Nempon n’a jamais précisé l’époque de ce premier et mystérieux appel. “ Un jour Jésus frappa à la porte de mon cœur, écrit-il simplement, et sans hésiter je répondis à son appel. ” Dès l’âge de neuf ou dix ans, alors même qu’il ne savait pas encore exprimer par le mot “ missionnaire ” la vocation sublime à laquelle il se sentait appelé, le petit Louis traduisait sa pensée en termes naïfs qui la faisaient assez comprendre. “ Et toi, Louis, que feras-tu, quand tu seras grand ? lui demandait-on un jour.

“ — Moi, je serai prêtre, répondit-il. — Prêtre comme M. Coubronne, vicaire à Saint-Éloi ? — Non, non, je ne serai pas prêtre comme les autres ; je veux être prêtre pour aller prêcher *bien loin, bien loin.* ”

En 1873, l'année de sa première communion, Louis sentit, s'accroître ces généreuses ardeurs à la suite d'une faveur presque miraculeuse dont sa famille fut l'heureux objet.

Son frère Émile avait été atteint d'une angine qui mit ses jours en danger. “ J'ai encore présente à l'esprit la scène de douleur, écrit le missionnaire de son île de Hong-Kong : Émile dans son berceau, le cierge bénit allumé, mon père et ma mère désolés ; et moi, qu'on avait été chercher en classe, j'étais comme fou ! ” — Émile avait échappé à ce premier péril, lorsque survint une langueur plus grave que la maladie elle-même. L'enfant déclinait visiblement, et ses jours étaient de nouveau menacés : “ Je n'y comprends rien ”, avouait le docteur, et il déclarait son art impuissant. Deux médecins appelés en consultation ne purent, hélas ! que constater le même état critique. Aux diverses questions de la mère au sujet du traitement à faire suivre à son malade. “ Faites comme vous voudrez, dirent-ils, ce sera toujours bien. ” La mère comprit que son fils était perdu. “ L'agonie sera-t-elle pénible ? ” interrogea le père. — “ Non, ” répondit l'un des docteurs, il s'éteindra tout doucement. ”

Vers huit heures du soir, le dénouement fatal semblait arrivé. La mère, qui, depuis deux longs mois, veillait au chevet du pauvre malade, était épuisée d'émotion, accablée de fatigue. “ Va te reposer, maman ”, murmura l'enfant de sa voix affaiblie, et il tendit sa petite main en signe d'adieu. La mère s'éloigna. “ Je n'en pouvais plus, disait-elle, je sens que tout était fini. ”

Les médecins s'étaient déclarés impuissants ; mais fallait-il désespérer de Dieu ? La mère ne le pensa pas. S'inspirant de son amour et de sa foi : “ Nous n'y pouvons plus rien, dit-elle à son mari. Si nous faisons un vœu ! Promettons de concourir à l'érection de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes que l'on construit dans l'église Saint-Éloi, et de faire ensuite un pèlerinage avec l'enfant. ” — “ C'est cela, ” dit le père, nous donnerions trois ou quatre cents francs

“ par exemple.... ” — “ Tout ce que vous voudrez, reprit la mère : ce ne sera jamais trop pour une guérison que nous ne pouvons attendre que d'un miracle. ” Et tous deux se mirent à genoux, renouvelant leur promesse et adressant au Ciel une de ces prières qui vont droit au cœur de Dieu.

Ranimée par cet acte de foi, la mère s'approcha du chevet de son malade. Emile dormait ! C'était une première lueur d'espoir. Dieu sans doute achèverait l'œuvre de sa miséricorde. A quatre heures, l'enfant dormait encore d'un sommeil calme et paisible. A son réveil, il se déclarait mieux, il se disait guéri. Le médecin, surpris de ce changement aussi subit qu'inespéré : “ Eh bien ! cela va mieux, petit, dit-il familièrement ? ” — “ Oui, répondit l'enfant dans sa foi franche et naïve, mais ce n'est pas vous qui m'avez guéri, c'est Notre-Dame de Lourdes. ” Au même moment passait un prêtre qui portait la communion aux malades. Emile entendit la clochette. “ Approchez-moi de la fenêtre, demanda-t-il, pour adorer le bon Dieu. ” — Il s'inclina pieusement, puis, se redressant, il regarda le prêtre : “ Monsieur Coubroune ! ” s'écria-t-il. — On devine la joie des parents. La veille, Emile ne reconnaissait plus ceux qui venaient le visiter, et voici qu'il reconnaissait les passants à une aussi grande distance. Pour se mieux assurer de son bonheur, la mère présenta un livre, dont Emile déchiffra les caractères sans difficulté aucune. L'enfant était sauvé, et la garde-malade, dans son langage expressif, pouvait l'appeler avec raison “ *Trompe-la-mort.* ”

M. et Mme Nempon savaient à qui rendre honneur et gloire. Quelques semaines après, ils se présentèrent, accompagnés de leur enfant, au presbytère de Saint-Eloi pour remettre leur aumône entre les mains de M. le Doyen. “ Au moins vous n'avez pas oublié vos trois cents francs ? dit Me Nempon à son mari. — J'en ai pris davantage, répondit-il simplement, car intérieurement j'avais promis mille francs. ” — Eloquente parole qui fait assez ressortir la générosité de ce chrétien digne de donner un apôtre à l'Eglise.

Lorsqu'Emile fut en âge de comprendre la faveur signalée dont il avait été l'objet, son frère lui raconta la touchante histoire de sa guérison. “ Je veux qu'il sache ce qu'il doit

“ à la bonne Vierge de Lourdes, disait-il, car il est deux fois son enfant.” De son côté, Louis témoigna une plus grande dévotion à celle qui s’était montrée si secourable à tous les siens, et, faisant son profit des graves leçons contenues dans cet événement, il se prépara à sa première communion dans des sentiments de foi plus vive et de piété plus fervente.

Ce fut le 12 juin 1873, le jour même de la Fête-Dieu, que Louis s’approcha du Dieu qui déjà réjouissait sa jeunesse. Quelle fut sa joie en recevant son Jésus, avec quelles ardeurs il lui redit son amour, avec quelle générosité il résolut de s’attacher à Lui, on le comprend sans peine, quand on a vu son émotion au jour de la réception des saints ordres ! Le jeune missionnaire faisait sans doute allusion aux grâces de ce beau jour, quand, à l’âge de vingt-trois ans, dès sa première campagne à la conquête des âmes, il écrivait : “ Depuis douze ans ma pensée s’est dirigée vers les Missions. Malgré toutes mes légèretés, toutes mes inconséquences, toujours j’ai fait à Dieu la même prière, toujours je lui ai demandé d’être missionnaire, non pas un missionnaire tel quel, un missionnaire médiocre, mais un missionnaire fervent, brûlant de l’amour de Dieu et des âmes.”

Ainsi, dans un âge où trop souvent les enfants ne songent qu’à eux-mêmes et ne rêvent que jouissances, Louis Nempon aspirait à la perfection dont il acceptait par avance les rudes sacrifices. Il n’éprouva jamais d’attrait que pour les plus nobles carrières. La vie militaire avec ses renoncements héroïques exerça sur son âme le charme irrésistible qu’elle exerce sur tout cœur généreux. “ Autrefois, j’aimais le galon qui brille, avoue-t-il ingénument, et tout ce qui dit honneur et gloire me faisait tressaillir. Eh bien ! bonne mère, je le répète en toute sincérité, je disais alors : Non ! pour être soldat, il faut quitter sa mère, et la gloire de ce monde, l’épée d’officier et la croix du brave ne me dédommageront pas du chagrin d’être loin de vous. Pour Dieu seul j’ai pu quitter ma mère.”

Dans ses promenades sur le port, à la plage, devant cette mer immense qui prête si bien à la rêverie et à la méditation, Louis songeait aux Missions, comme il le racontait

quelques mois avant sa mort : “ A Dunkerque je rêvais “ aussi jadis. Voyant partir les navires, je m’imaginai “ être à bord du bateau qui me transportait bien loin, chez “ les sauvages que je voulais évangéliser. Mon rêve est “ devenu une réalité.” Un jour même, il manifesta cette espérance à sa mère dans un énergique langage, sans se douter de quel glaive de douleur il transperçait son âme. Celle-ci l’avait appelé à l’écart pour lui faire une observation. L’enfant s’excusait de sa faute et promettait de mieux faire à l’avenir, lorsque, tout à coup se jetant dans ses bras : “ Oh mère ! dit-il, cela n’est rien. Rassurez-vous. Je serai “ un jour un bon prêtre. Ah ! si vous saviez comme je “ voudrais mourir martyr ! ”

Louis ne pouvait aspirer à un apostolat aussi héroïque, sans prendre un soin jaloux de la pureté de son âme, sans s’appliquer à servir lui-même le Dieu qu’il voulait prêcher aux autres. Aussi ne transigea-t-il jamais lorsqu’il s’agit de respecter ou de faire respecter son innocence. “ *Potius mori quam fœdari* : ” c’était sa pensée, sinon sa devise. Il dut à son grand esprit de foi d’échapper aux pièges auxquels aurait pu l’exposer son cœur naturellement affectueux. “ On “ m’a si souvent répété que j’avais une belle petite âme, une “ âme qu’il me fallait sauver à tout prix ; je l’ai cru, je l’ai “ compris, et je veux la sauver ! ” Son âme brillait innocente et pure à travers la transparence de son corps chétif, et, si ses condisciples ne se croyaient pas encore le droit de l’appeler “ un petit saint, ” tous rendaient hommage à sa vertu. “ Quel bon condisciple ! ” s’écriaient ses camarades ; et plus tard les missionnaires de l’Asie dirent : “ Quel bon, “ quel excellent confrère ! ”

Cette réserve vertueuse n’empêchait pas Louis de se montrer actif, remuant, plein d’une ardeur communicative aux heures de récréation ou aux jours de promenade. “ C’était “ un véritable boute-en-train, rapporte l’un de ses condisciples. Pas moyen de ne pas jouer, de ne pas rire, de ne “ pas chanter, quand on se trouvait avec lui.”

La charité d’un apôtre se mesure sur les besoins, sur la misère des autres. Quoi d’étonnant que le jeune Nempon ait donné les prémices de son cœur aux pauvres, aux malades,

aux blessés qui affluaient dans la pharmacie de son père. Il partageait aux enfants ses jouets, aux grandes personnes ses économies ; et, plus souvent encore, il intercédait en leur faveur auprès de son père et de sa mère. Il est facile au pharmacien de faire beaucoup de bien sans faire aucun bruit. M. Nempon le savait, et tirait parti de sa situation pour apporter quelque soulagement aux misères dont la confiance des malheureux lui faisait le récit. Au jour de sa mort, les larmes des pauvres diront ses bienfaits, et, en ce jour aussi, Dieu se souviendra de ses aumônes et de son " intelligence du pauvre." Louis était donc à bonne école pour se former à la charité chrétienne, celle qui n'a en vue que Dieu et les âmes, la seule qui fasse du bien à celui qui donne, sans gêner celui qui reçoit.

La nature franche et généreuse de Louis Nempon entraînait la sympathie. Aussi compta-t-il de nombreux amis, et les affections qui, au jour de l'éveil du cœur, sont pour tant d'autres une cause de ruine, furent pour lui un principe de vertu. L'amitié pour lui, c'était le don de soi-même, entier et absolu ; c'était l'amour jaloux de rendre service, dont l'auteur de l'Imitation a si bien défini les caractères ; c'était l'union des âmes dans le but de s'entr'aider dans la pratique du bien. Au jour du sous-diaconat, il conviendra avec l'un de ses amis de réciter " les Petites Heures " l'un pour l'autre. Voilà bien l'amitié en Dieu et pour Dieu ! Ses amis, on le voit, étaient dignes de lui. Leurs noms aujourd'hui sont inscrits avec honneur aux rôles de la magistrature, dans les cadres de l'armée, parmi les élus du sacerdoce et les religieux des divers Ordres

Louis Nempon resta toujours fidèle au culte qu'il avait voué à la sainte amitié. " Qu'elle est rare, cher ami, qu'elle est rare l'amitié véritable, écrivait-il l'année même de sa mort ! Combien m'ont oublié ! C'est un grand sacrifice pour moi. Heureux sacrifice pourtant," reprend-il avec une exquise délicatesse, " puisqu'il me fait mieux apprécier toute la profondeur de votre affection. Oh oui ! vous êtes resté pour moi un véritable ami, dont l'amitié n'est pas subordonnée à la séparation ou à la présence, mais dont l'affection est solide, durable, efficace, parce qu'elle est

“ puisée dans la charité. Vous me considérez à quatre mille lieues de distance, non pas avec les yeux du corps, mais avec les vues de la foi, inspiré que vous êtes par votre amour de Dieu et des âmes. C'est pourquoi votre affection reste toujours la même. Merci ! Dieu sait le bien que vous me faites ! et si, grâce à ce bien, j'ai quelques mérites malgré ma tiédeur, vous en aurez, je le désire, une très large part.”

Son cœur s'épanchait avec une plus douce tendresse et un abandon plus entier au sanctuaire intime du foyer, dans le cœur de son père, de sa mère et de son frère Emile. L'amour était sa loi, comment ne les aurait-il pas aimés tout d'abord ? “ Ah ! s'il aimait sa mère ! ” Cette exclamation du prêtre qui assistait le P. Nempon à ses derniers moments, sera la conclusion de tous ceux qui liront ces pages, rendues surtout intéressantes par cette lutte entre deux amours, l'amour de la famille et l'amour de Dieu.

L'heure du sacrifice était venue, et l'affection de l'enfant pour ses parents allait être soumise à une première épreuve. M. et Mme Nempon, pleins de sollicitude pour la vertu et la vocation de leur fils, s'étaient demandé s'il ne serait pas opportun de le soustraire à la vie plus libre et plus facile de l'externe pour l'astreindre à la discipline de la pension ; et, sur l'avis de M. l'abbé Durant, supérieur du collège et directeur de l'enfant, ils s'étaient décidés à placer Louis au petit séminaire d'Hazebrouck.

Louis n'apprit pas cette nouvelle sans une vive émotion. A douze ans, se séparer de son père, de sa mère et de son frère, quitter sa bonne ville de Dunkerque, renoncer à ses camarades de Notre-Dame des Dunes, n'était-ce pas une dure nécessité ? Comprenant toutefois la sagesse de cette décision, il remercia ses parents de veiller à ses plus chers intérêts, et, entrevoyant les nombreux sacrifices qu'il lui faudrait accepter pour rester fidèle à sa vocation : “ Je m'éloigne de la maison,” répondit-il aux adieux d'un ami, “ mais ne me plains pas, car, un jour, je m'en irai si loin, si loin, que je ne reviendrai plus.”

(A suivre.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA.

ÉTAT DE LA MISSION AU BUGANDA.

Le silence s'est fait depuis quelque temps sur les tristes événements de l'Ouganda. On pourrait être tenté de croire que l'épreuve a été trop forte pour cette chrétienté encore jeune dans la foi... Il n'en est rien, grâce à Dieu; les dernières lettres des missionnaires prouvent en effet, une fois de plus, combien ces généreux néophytes sont dignes de la sympathie que le monde catholique leur a témoignée.

* * *

Transportons-nous d'abord au sud-ouest du Buddu, non loin de la frontière allemande. A la date du 29 octobre, le P. Moullec écrit :

“ Notre nouvelle résidence, située à deux jours de la Kagéra, est bâtie sur une colline élevée : à nos pieds s'étendent des bananeraies verdoyantes; au loin, les plaines ondulées du Kiziba, du Koki, de l'Ousagara : elles sont, hélas! peuplées de milliers de malheureux qui n'ont point encore entendu la bonne nouvelle; mais Notre-Dame des Victoires, à laquelle notre station est consacrée, triomphera des obstacles que l'hérésie oppose aux efforts que nous faisons pour arriver jusqu'à eux.

“ Quelle mission que celle-ci! Chez les catéchumènes, quelle soif de s'instruire! et chez les néophytes, quel enthousiasme dans la foi! Ces derniers font plusieurs lieues de chemin pour entendre la messe du dimanche. Ils arrivent dès le samedi soir; plus de trois cents se confessent, puis vont loger dans des huttes qu'ils ont construites sur les

fla.
lou
et
von
mes
une
“

ils v
temp
chen
homi
en ro
que v
lant c
quelq
Dieu s

“ D

cinqua

leurs

compte

P. Ach

dévelop

toire es

entendr

connaiss

“ Dès

se préj

recevront

cinquant

mois une

un point

tu leurs j

“ —Qu

tu veux

“ Leur

“ Vous

nt trouvé

“ —Nou

flancs de la montagne. Le lendemain, au point du jour, tous sont dans l'église, entendant une messe de communion et une messe d'actions de grâces. Celle-ci terminée, ils vont déjeuner pour revenir de nouveau chanter à la grand-messe, sinon avec art, du moins avec cet entrain qu'inspire une foi vive, les prières si belles de la liturgie catholique.

“ Quant aux catéchumènes qui se préparent au baptême, ils viennent se fixer autour de la Mission. En dehors du temps consacré à l'instruction religieuse, les femmes défrichent et cultivent un coin de terre autour de leur case ; les hommes font des nattes, ou bien retirés dans nos maisons en roseaux, apprennent à lire et à écrire avec la ténacité que vous savez. Les enfants égayent le paysage en cabriolant dans les alentours, jouant de la flûte ou fredonnant quelque cantique. Si nous avons quelques années de paix Dieu sera, ici, bientôt connu et aimé de tous.

“ Dans notre station, nous baptisons chaque mois de cent cinquante à deux cents adultes qui ont fini rigoureusement leurs quatre années d'épreuve. Nous ne pouvons plus compter les catéchumènes. Le dimanche, pendant que le P. Achte fait l'instruction aux baptisés, dans la chapelle, je développe en plein air une vérité du catéchisme. L'auditoire est nombreux et je vous assure que, pour me faire entendre, ce n'est pas trop de la forte voix que vous me connaissez.

“ Dès qu'un groupe a reçu l'eau sainte, un autre est admis à se préparer. Ces jours-ci, j'examine les catéchumènes qui recevront le baptême à la Toussaint. Ils sont deux cent cinquante-cinq. Hier, je faisais semblant de renvoyer à un mois une dizaine de femmes qui n'avaient pas bien expliqué un point assez secondaire de leur catéchisme. Si vous aviez vu leurs larmes, entendu leurs supplications :

“ —Quoi ! tu n'as donc pas compassion de nous, puisque tu veux toujours nous laisser les esclaves du démon !”

“ Leur plainte m'a ému... Elles recevront le baptême.

“ Vous le voyez, comme notre divin Maître, nos chrétiens ont trouvé dans la persécution et la mort une vie nouvelle :

“ —Nous ressemblons, me disait un petit chef dans une

“ causerie, aux hautes herbes de nos plaines ; plus on nous brûle, plus nous croissons !”

“ En vérité, le vent violent de la Pentecôte a soufflé sur ce peuple...Aussi, combien douloureuse est pour nous la pensée que les autres provinces d'un pays si mûr pour la foi sont livrées à l'hérésie !

“ Nos progrès causent tant de dépit aux protestants qu'ils ne cessent de pousser à l'extermination des catholiques :

“ — Hâtons-nous, disent-ils, car bientôt il ne sera plus temps.”

* * *

Le P. Brard donne sur la station de Ste-Marie de l'Equateur, située au nord-est du Buddu et non loin de la Katonga, des détails presque identiques, dans sa lettre du 15 novembre :

“ Nous sommes, dit-il, à un quart d'heure seulement du lac, en vue de Sésé, et notre paroisse s'étend, le long du Nyanza, de la Katonga à la Kagéra (environ 100 kilomètres); sa largeur est de 5 lieues. Nous avons cinq cent quatre baptisés, environ deux mille catéchumènes et vingt à vingt-cinq mille païens. C'est la contrée la moins peuplée du Buddu, nos chrétiens ayant préféré se retirer à l'intérieur. Notre petit troupeau se compose surtout de Basésé qui tiennent à rester dans le voisinage du lac et à ne pas perdre de vue leur chère île qu'ils ont quittée pour conserver la foi. Leurs deux grands chefs, Sawaïa et Sémuggala, se préparent au baptême. On a offert à Sémuggala de le rétablir dans sa dignité s'il se faisait protestant ; il a refusé.

“ De tous les points de notre vaste district, on vient assister à nos instructions et se préparer au baptême. Tous les quarante-cinq jours, nous en admettons une centaine parmi ceux qui ont atteint le terme de leur probation et savent parfaitement la lettre du petit catéchisme. Ils suivent le catéchisme du matin pendant deux mois, puis subissent un examen pour l'admission à celui du soir, où l'on explique les sacrements et la vie chrétienne. S'ils sont admis, ils suivent ce catéchisme pendant trois mois, tout en continuant à fréquenter celui du

us
ur
la
foi
ils
us
12-
a,
e:
lu
lu
);
re
st-
lu
ur.
ui
re
ni.
nt
sa
nt
us
re
et
is
a,
lu
&
nt
u.

matin. Nous avons donc tous les quarante-cinq jours une centaine de baptêmes de catéchumènes qui, après leur quatre ans d'épreuves, ont fréquenté assidûment le catéchisme pendant cinq mois. Ils sont très bien disposés et le travail de la grâce est vraiment admirable, plus encore ici, ce me semble, que jadis à la capitale. Rien n'est plus touchant que leur foi vive, leur confiance sans bornes à la Providence et leur soumission au bon plaisir de Dieu. Presque tous, une fois baptisés, persévèrent dans ces sentiments de ferveur. Les deux tiers des néophytes s'approchent de la sainte table chaque dimanche et j'apprends que, dans le Buddu, nos chrétiens se comportent de même. L'épreuve n'a fait que les tourner davantage vers Dieu, et Dieu en retour leur accorde des consolations abondantes. Puisse une paix de quelques années favoriser ce travail de la grâce qui finira par entraîner la masse des païens! Que ne pouvons-nous couvrir de stations de missionnaires un terrain si bien préparé! A la vue de tant d'âmes qui n'attendent pour entrer au bercail que la voix de l'envoyé du Bon Pasteur, je suis tenté, comme saint François-Xavier, d'écrire non aux Académies d'Europe, mais aux nombreux séminaristes de France pour les conjurer de venir à notre secours."

* * *

Ces extraits sont déjà bien longs et cependant, nous ne pouvons nous empêcher de signaler encore les espérances que font concevoir les missionnaires qui travaillent dans le territoire allemand à l'ouest et au sud du lac. Après de nombreuses difficultés provenant de la défiance de quelques chefs Baziba, Mgr Hirth a pu fonder une nouvelle station dans le voisinage de Bukoba (Marienberg). Des réfugiés Baganda en formeront le noyau. Les exemples de ces fervents chrétiens et leur esprit de prosélytisme exerceront une heureuse influence sur les populations environnantes.

On nous signale un mouvement de conversion extraordinaire dans la mission plus ancienne du Bukumbi. Jusqu'à présent, les indigènes s'étaient montrés assez indifférents. Voilà qu'ils semblent touchés par la grâce qui entraîne les tribus du nord et de l'ouest.

Le P. Lévesque écrivait le 9 décembre, de N.-D. de Kamoga :

“ La Providence semble vouloir féconder enfin les travaux de tant de pauvres missionnaires zélés qui ont travaillé à la conversion des pauvres Basukuma. Le mouvement devient sérieux, et s'il continue, nous pourrons avoir ici une chrétienté qui n'aura rien à envier à celle du Buganda.

“ Je suis exclusivement chargé de l'évangélisation de ces pauvres âmes. Je passe tout mon temps à les instruire et considère comme mauvaise journées celle où j'ai catéchéisé moins de six ou sept heures. Parmi mes catéchumènes, j'ai la consolation de compter deux fils du roi Kiganga, Mzingué et Kimburi. Hier, le mtémi m'a promis d'envoyer un de ses *nyampara* dans tous les villages pour engager les *manangwa* à envoyer leurs hommes au catéchisme. La conversion de quelques chefs hâtera celle des masses. Nous avons eu les premiers baptêmes d'adultes qui ont terminé leur quatre ans de catéchuménat, au mois dernier ; une dizaine d'autres qui savent les prières du matin et du soir, ainsi que le petit catéchisme, ont reçu la médaille de Marie Immaculée, signe distinctif de la catégorie la plus avancée ; plusieurs, parmi ces derniers, seront baptisés à Pâques...”

Je suis heureux d'ajouter que, dans toutes la sphère d'influence allemande, les officiers européens voient de bon œil nos œuvres et en reconnaissent l'importance, au point de vue de la civilisation.

* * *

Il n'en est pas de même au nord du Lac. Les Noirs protestants se montrent toujours hostiles et poussent, par tous les moyens, les agents de l'Angleterre à expulser les catholiques des pays situés dans la sphère anglaise. Un jour, ils courent au fort de Kampala, annoncer que les jeunes neveux de Mwanta ont été apportés de l'Ukumbi dans le Buddu et qu'on va les opposer à leur oncle.

Un autre jour ils racontent qu'on a vu Mer. Livinhac en personne arriver avec deux voiliers, montés par des Allemands et munis de canons, se dirigeant vers les îles Sésé

vie
ne
Toi
Il i
test
env
et d
naï
autr
van
env
P. G
a tér

pour en faire la conquête. Les musulmans, mieux informés, jurent que ce ne sont pas des Allemands qui accompagnent l'évêque conquérant, mais bien des Français et une forte escorte fournie par le sultan de Constantinople (!).

Tout absurdes que sont ces bruits, le résident anglais se garde bien de traiter d'imposteurs ceux qui les inventent malicieusement et laisse les nègres crédules s'irriter contre les *réfugiés* du Buddu.

Un autre jour, pour compromettre les catholiques, les protestants leur proposent secrètement de s'unir à eux pour attaquer les Anglais. On est même allé jusqu'à faire écrire par Mbogo, chef des musulmans, une lettre secrète dans laquelle il priait les chefs catholiques de lui prêter leur appui pour renverser le roi protégé par l'Angleterre. Il ajoutait que, s'ils acceptaient ses propositions, ils le lui fissent savoir *par écrit*. Qu'un mot imprudent eût échappé dans ces cas, on aurait vite crié à la trahison et peut-être envoyé une expédition exterminer les prétendus conspirateurs.

Pour faire apprécier ses services, la Compagnie anglaise East Africa se pose aux yeux de l'Europe, comme libératrice des esclaves. Voici un fait qui prouve comment certain de ses agents entend réaliser ce programme.

Il est raconté ainsi par le P. Guillermain :

Journal de Sainte-Marie de Rubaga.

" 3 septembre.—Je vais visiter le kyalo de Kisubi qu'on vient de nous restituer. A mi-chemin, je croise une caravane interminable de femmes, portant leurs nattes sur la tête. Toutes ont l'air fatigué. J'interroge un homme de la bande. Il me dit que ces femmes viennent de Sésé où le chef protestant Mlamba est allé les capturer. Je demande qui a envoyé Mlamba; on répond qu'il accomplit les ordres du roi et du katikkiro. Tout à coup une de ces femmes me reconnaît et tombe à mes genoux en criant que les Pères l'ont autrefois instruite. Enfin, l'escorte du chef termine la caravane. C'est Mlamba lui-même. Je lui demande qui l'a envoyé — "Le capitaine," répond-il. — J'écris à la hâte au P. Gaudibert d'aller voir M. Williams.

" Le capitaine a évidemment nié avoir envoyé Mlamba et a témoigné son mécontentement. La caravane se compose

de quatre cents femmes. Il a été décidé que le roi en prendrait cent et que les trois cents autres seraient libres. Cela veut dire que les protestants s'en empareront et les disperseront dans leurs campagnes ; car, pour assurer la liberté de ces malheureuses, il était indispensable de les faire conduire sous bonne escorte dans leurs îles, et, qui plus est, chacune à son domicile respectif, vu que, sans ces précautions, elles sont à la merci des premiers venus.”

M. Lugard prétend avoir garanti la liberté aux missionnaires dans toutes les provinces de l'Ouganda. Il déclare même ne les avoir pas compris dans la défense qu'il a faite aux catholiques de circuler avec une escorte armée, en dehors du Buddu. Quelques lignes du P. Brard nous prouvent comment on interprète ces instructions. M. Williams demanda le 28 septembre au P. Gaudibert, pourquoi il ne reprenait pas la mission de Bugoma, dans l'île Sésé. Le Père répondit qu'il attendait précisément son autorisation. “ — Allez donc rebâtir, répliqua le capitaine ; car les Basésé se révoltent contre leurs chefs protestants, ils vous désirent peut-être.”

Le P. Guillermain se hâta d'informer des propositions du résident le P. Brard, qui prit immédiatement la route de Sésé. Mais laissons-le nous raconter lui-même son aventure.

“ Le fort, le roi, les protestants, venaient de nous rendre Bugoma... Je m'embarquai avec une vingtaine de rameurs et une modeste escorte de six hommes, dans l'intention de voir notre propriété, de débarrasser des broussailles la tombe du cher Père Chantemerle et d'y laisser un gardien. Il ne faut de Bujaju à Sésé que deux heures de pirogue. Mon arrivée ne fut pas plus tôt connue que les tambours de guerre retentirent de tous côtés et, en moins de deux heures, 2,000 Basésé en armes, conduits par leurs chefs protestants qui les avaient trompés, se trouvaient autour de ma case. J'essayai de parlementer... Peine perdue, une dizaine de protestants des plus fanatiques voulaient faire feu. Je repris donc la route de ma mission, confiant au bon ange de Sésé le soin de garder les brebis que nous comptons encore parmi ces loups et elles sont nombreuses...”

* * *

Ne poursuivons pas plus loin ces citations pénibles. Nous espérons que, malgré le mauvais vouloir des agents actuels, notre sainte religion continuera à s'étendre et que l'Angleterre enverra des représentants plus tolérants et plus soucieux des intérêts de leur patrie.